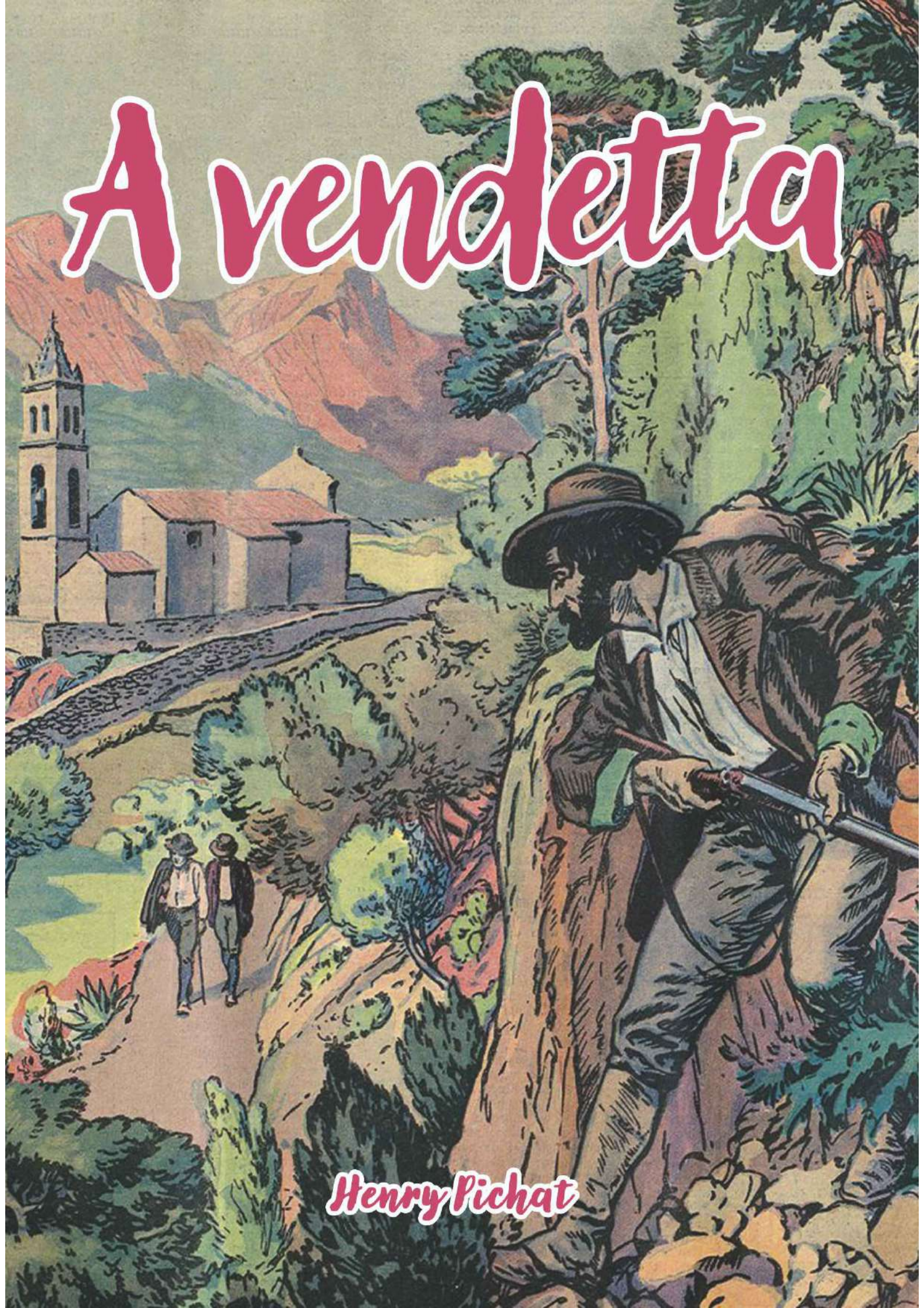


A vendetta



Henry Pichat

Henry Pichat

A vendetta

*AVH proposée pour le mini-yaz 2024 sur le thème
« Engrenage »*

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.*

*Images : Source gallica.bnf.fr / BnF (utilisation non
commerciale libre et gratuite)*

*Création graphique de la couverture :
Dominique Maréchal*

*« Un Corse ne pardonne
ni pendant sa vie, ni après sa mort. »*

proverbe corse

Toi qui crois tout savoir, écoute plutôt mon histoire !

Elle s'est passée il y a fort longtemps, sur l'Île, alors que je n'étais encore qu'un jeune homme.

En ces temps-là, une sanglante vendetta opposa ma famille au clan des Pietri.

Et sais-tu comment j'y ai survécu ?

LA CHEMISE DE LORENZU

Piedigriggio, 1906

La chemise tout ensanglantée de Lorenzu pendait bien en évidence sur la cheminée.

C'était ma mère qui l'avait accrochée là, pour me rappeler mon « devoir d'homme ». Venger mon frère. Rétablir l'honneur de ma famille, les Rossi. Chaque fois que mes yeux tombaient sur l'étoffe sanglante, je croisais ensuite un regard maternel chargé de reproches.

— Je préfère avoir un fils mort qu'un fils lâche, laissait-elle alors tomber, en récurant avec rage une casserole en cuivre.

Mon père, lui, ne disait rien. C'était un taiseux. Il se contentait de se racler la gorge tandis qu'il remuait obstinément les braises de l'âtre avec un tisonnier. Mais je savais qu'il n'en pensait pas moins.

Dans le village également, j'avais mon lot de vexations. Quand je m'adressai à quelqu'un, celui-ci faisait parfois mine de m'ignorer. Ou alors, il ne me tendait que sa main gauche, pour bien me signifier mon déshonneur et ma lâcheté.

Cette ambiance pesante, lourde de sous-entendus et d'injonctions silencieuses, a duré deux mois. Jusqu'à ce qu'un jour, en ouvrant notre Bible, je tombe sur un passage de l'Ancien Testament, tiré du livre de l'Exode, qui disait :

« Tu paieras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure. »

Il m'a semblé que c'était un signe divin, que Dieu lui-même me montrait le chemin. Alors, j'ai décroché mon fusil du mur, et je suis allé trouver Antone, le troisième fils des Pietri – celui qui avait du sang sur les mains – alors qu'il était en train de labourer son champ.

Pour n'être vu de personne, j'ai fait le tour du village, en passant par la châtaigneraie, puis j'ai coupé à travers le maquis. L'arme au poing, je me suis dissimulé derrière un muret en pierres sèches qui marquait les limites du terrain des Pietri.

Au bout de quelque temps, Antone est passé à seulement quelques mètres de moi sans me voir, le corps courbé sur sa charrue tirée par son âne, la chemise trempée de sueur par l'effort, et le fusil en bandoulière.

Je l'ai appelé doucement par son prénom. Il s'est retourné, l'air étonné, sans avoir le réflexe d'attraper son arme, et j'ai tiré. Il est tombé et je suis parti. L'âne est resté au milieu du champ, prisonnier de son attelage. Il a commencé à braire. Cela allait alerter du monde.

Je suis rentré chez moi et je me suis assis devant le feu, le regard perdu dans les braises. J'aimais bien Antone. Quand nous étions plus jeunes, nous avions même une fois pêché des carpes et des anguilles dans le torrent ensemble. Je n'arrivais pas à comprendre son étonnement juste avant sa mort. En tuant mon frère, il savait pourtant ce qui l'attendait.

J'ai aussi pensé à Lorenzu, à son sourire de complicité quand nous chassions le sanglier et le mouflon ensemble.

Quand ma mère est revenue avec un fagot de petit bois sur la tête, elle a tout de suite compris qu'il s'était passé quelque chose. Elle n'a rien dit, mais elle a décroché la chemise de mon frère, l'a pliée avec une attention extrême et l'a rangée dans une malle.

Puis, elle m'a servi un petit verre d'eau-de-vie. Je l'ai savouré longuement, à petites gorgées. Ensuite, ma mère m'a fait griller des *figatelli* sur la braise. Tout ce temps, elle est restée debout pour me servir, comme il convient à une femme.

Quelque temps après, on a commencé à entendre des cris et des pleurs dans le village. C'était la famille d'Antone qui ramenait le corps. Les femmes prononçaient de terribles imprécations à mon encontre.

Mais je savais que je ne risquais rien aujourd'hui, car c'était jour de deuil, et leur priorité serait de pleurer leur mort.

Et ensuite, ils le vengeraient.

Pour eux, j'étais déjà un homme mort.

BIENVENUE, LECTEUR !

Bienvenue dans cette aventure dont vous êtes le héros.

Cette histoire débute dans les premières années du XXe siècle, en Haute-Corse, plus précisément dans le village de Piedigriggio, situé dans les montagnes, à trois jours de marche de Calvi, la principale ville côtière de la région.

À cette époque, la Corse est encore un territoire majoritairement rural, où les traditions ancestrales restent très prégnantes. La foi catholique, bien ancrée, s'accompagne de croyances en l'existence d'êtres surnaturels capables d'agir sur le monde de vivants.

Vous incarnez Ghjuvan Battista (Jean-Baptiste) Rossi, un jeune paysan pris dans l'engrenage implacable d'une vendetta familiale. L'origine de ce conflit, qui se perd dans la nuit des temps, importe peu : il est probable d'ailleurs que les deux clans antagonistes ne soient même pas d'accord là-dessus !

Conformément aux coutumes locales en usage en ce temps, vous n'avez que peu de risques d'être inquiété par la justice pour votre crime : il n'y avait pas de témoin lorsque les faits se sont produits, et de toute façon, en vertu de « la loi du silence », il ne viendrait à personne l'idée de vous dénoncer aux gendarmes.

Il est en revanche fort possible que vous deviez le payer de votre vie, car, comme on dit, « il y a du sang entre les deux familles » et « le sang appelle le sang ».

RÈGLES DU JEU

Votre niveau de *Santé* reflète votre condition physique.

Vous commencez l'aventure en étant *Indemne*, mais en cas de blessure, de maladie, ou de fatigue, vous pourrez être amené à passer au stade de *Diminué*.

Si vous êtes *Diminué*, il vous sera peut-être possible de restaurer vos forces et donc de recouvrer votre état de *Santé* initial.

A contrario, si votre *Santé* venait encore à se dégrader, vous ne serez plus en état d'échapper à vos poursuivants et vous aurez donc perdu la partie.

* * *

Par ailleurs, lors de votre aventure, vous aurez la possibilité de récolter des objets. Dans ce cas, indiquez-les dans vos *Possessions*, et supprimez-les-en quand le texte vous commande de le faire.

Il vous sera aussi parfois demandé de noter un *Code*. Reportez-le scrupuleusement sur votre Feuille d'Aventure, car il vous permet d'enregistrer votre progression dans l'histoire.

Enfin, sachez que cette aventure propose trois épilogues différents. À vous de les découvrir...

Bonne lecture !

FEUILLE D'AVENTURE

SANTÉ :

POSSESSIONS :

CODES :

NOTES :

LA DERNIÈRE VEILLÉE

Mon père est revenu plus tard dans la journée, la cartouchière en bandoulière, les mains noires de poudre, des perdreaux dans sa gibecière. Il était déjà au courant. Les nouvelles vont vite dans le village.

Il a posé sa gibecière, mais il a conservé son fusil et ses cartouches, par précaution. Des fois qu'un des partisans des Pietri voudrait faire du zèle, pour se faire bien voir d'eux...

— Viens, mon fils, nous devons parler, m'a-t-il ordonné.

J'ai repris mon fusil et je l'ai suivi. Dans le village, il m'a semblé que les gens s'écartaient à notre passage, par superstition. Ma présence devait porter malheur.

Une fois que nous nous sommes suffisamment éloignés du village, il a déclaré.

— Il faut que tu partes.

Je connaissais les conséquences de mon acte, alors j'ai déclaré bravement :

— Je vais prendre le maquis.

— Cela ne suffira pas, a répliqué mon père. Ils te trouveront et te tueront. La famille des Pietri est puissante.

— Je n'ai pas peur, ai-je répliqué.

— Je sais, mais tu es mon dernier fils, tu comprends... Tu as fait ce que tu avais à faire, et tu as bien fait. À ta place

j'aurais fait pareil. Mais il faut que tu survives pour que ma lignée perdure. Sinon qui portera demain le nom de Rossi ? Dans le maquis, tu ne tiendras pas longtemps. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils te débusquent et te tirent comme un sanglier. Tu le sais bien. Non, tu iras sur le Continent.

J'étais sonné. Je ne m'attendais pas à cela. Pourtant mon père avait raison : cette histoire d'honneur avait décimé toute notre famille et j'étais le dernier. J'ai tenté de changer de sujet :

— Et vous ? Et Mère ?

Mon père a écarté mon objection d'un revers de la main :

— On se débrouillera. Il ne peut rien nous arriver. Nous sommes trop vieux.

J'ai essayé de protester :

— Je n'ai jamais quitté l'Île. Où irais-je là-bas ? Je ne connais personne sur le Continent.

Mon père avait réponse à tout. Il avait déjà tout prévu.

— Tu retrouveras ton cousin Anghjulu. J'ai son adresse à Marseille. C'est un voyou - on dit même qu'il fait travailler des filles - mais il t'aidera : il est de notre sang. Il a des relations dans le Milieu. Il te fera faire des papiers, avec un faux nom. En France, sous une identité d'emprunt, tu recommenceras une nouvelle vie. Et qui sait, peut-être qu'un jour tu deviendras fonctionnaire !

Il y avait de l'espoir et même de la fierté dans sa voix à l'évocation d'un avenir potentiellement si brillant. C'est cela qui m'a poussé à accepter, malgré la perspective de

ne jamais revoir mes parents.

— D'accord, me suis-je entendu murmurer.

Mon père m'a pris dans ses bras. Une telle manifestation de tendresse, cela lui arrivait rarement.

— Tu partiras ce soir même, décida-t-il. Autant mettre au plus vite de la distance entre toi et ceux qui vont te poursuivre. Ils attendront la fin de la veillée funéraire avant de se lancer à ta recherche. Cela te laissera un peu d'avance.

Nous sommes rentrés au village. Il était déjà tard. La nuit était tombée. En passant devant la maison des Pietri, nous avons vu de la lumière qui filtrait derrière les volets clos. On entendait distinctement les femmes de la maisonnée déclamer des *lamenti* et des *voceri* pour exciter la fureur des hommes de la famille et les encourager à la vengeance.

En mon honneur, mon père a sorti sa meilleure bouteille de liqueur de myrte. Il faut savoir célébrer les grandes occasions.

Comme la mort d'un ennemi.

Rendez-vous au 1.

1

Finalement, la nuit était trop avancée, l'obscurité trop complète, alors j'ai dormi à la maison. Je me suis réveillé avant les premières lueurs de l'aube. Mes parents étaient déjà debout. Ma mère a préparé le café puis elle a bourré ma musette de provisions : gourde d'eau, miche de pain noir, tomme de chèvre, *coppa*, et figes sèches. De mon côté, j'ai pris, parmi mes maigres possessions, quelques objets qui pourraient faciliter mon voyage.

Choisissez 2 objets parmi la liste ci-après, et inscrivez-les dans vos Possessions : une blague à tabac (pleine), une cartouchière supplémentaire (remplie), une corde de dix mètres, une petite fiole d'eau bénite, une pièce de dix francs, un pilone (manteau de berger en poils de chèvre).

Ma mère m'a étreint une dernière fois puis elle est restée sur le seuil de notre demeure pour me regarder partir. J'ai deviné qu'elle luttait pour retenir ses larmes. Dehors, mon père a encore fait quelques pas en ma compagnie :

— Tu iras à Calvi demander audience au *signore* Giudicelli. Il a toujours protégé notre famille. Il t'aidera à trouver un bateau pour le Continent. Maintenant, pars vite et méfie-toi des frères Pietri : ils sont « rusés comme des Génois » !

Il a débité tout cela d'un ton bourru, et sans plus de cérémonie, il a pris congé de moi.

Je suis parti sans me retourner, pour ne pas flancher. Des yeux ennemis étaient peut-être en train de m'épier en ce moment même ; il fallait faire bonne figure. Le fusil

appuyé sur le bras gauche, prêt à faire feu, j'ai marché à travers le village encore silencieux. Les fenêtres étroites percées dans les austères murs de granite gris me semblaient autant de meurtrières desquelles pouvait à tout moment surgir la gueule d'un fusil. Seuls quelques chiens ont aboyé à mon passage. Ma musette lourdement lestée cognait contre ma hanche.

J'ai pensé aux trois hommes qui allaient me pourchasser, les trois frères Pietri : Filippu, l'aîné, volontiers autoritaire de par sa position dans la fratrie, Vincente, le cadet, ombrageux comme il n'est pas permis de l'être, et Lucca, le benjamin, toujours à chicaner pour un oui ou pour un non.

Peut-être projetaient-ils de m'attendre l'arme au poing à la sortie du village ? Dans ce cas, je serais bien avisé de me dépêcher si je ne voulais pas tomber dans une embuscade... D'un autre côté, j'hésitais à partir sans faire mes adieux à Ghjulia Ricci, la jeune fille à qui j'étais destiné. Sa mère et elle habitaient une cahute dans un hameau situé à proximité de mon village.

J'ai choisi de faire un détour pour prendre congé de Ghjulia ma promise (rendez-vous au [11](#)).

J'ai préféré partir au plus vite, et laisser mes parents lui annoncer mon départ (rendez-vous au [35](#)).

2

Le comportement des gendarmes m'avait rendu méfiant. Ils pouvaient avoir été informés par quelqu'un que j'avais

le meurtre d'Antone Pietri sur la conscience. Dans le doute, j'ai préféré prendre les devants et fuir pendant qu'il était encore temps, avant qu'ils puissent mettre la main sur moi. J'ai avisé un sentier de chèvres qui s'enfonçait dans le maquis et brusquement je me suis engouffré dedans. Les gendarmes se sont précipités à ma poursuite.

— Halte-là ! a crié l'un d'eux.

Je n'ai pas obtempéré à sa sommation, et le gendarme a épaulé son fusil et a tiré. J'ai senti une vive brûlure au-dessus de ma cheville. J'ai continué à courir, malgré la douleur de la blessure qui me faisait légèrement boiter.

Modifiez votre Santé : si vous étiez Indemne, vous êtes désormais Diminué.

Si vous étiez déjà Diminué, rendez-vous au [13](#).

Les gendarmes ont rapidement renoncé à m'attraper. C'était des continentaux qui ne connaissaient pas le maquis. Ils savaient bien que sur ce terrain c'était moi qui aurais l'avantage. Quand j'ai pu constater que les gendarmes étaient partis, j'ai bandé ma blessure et j'ai rejoint la route qui menait à Calvi.

Rendez-vous au [37](#).

3

J'ai brandi mon fusil et j'ai menacé les morts :

— Arrière, démons ! Reculez ou je vous renvoie de suite dans votre monde, et pour toujours !

Le cadavre d'Antone Pietri a ricané. Je lui ai logé une balle dans la tête, mais cela n'a pas eu l'air de l'incommoder plus que cela. Au contraire, il a rigolé de plus belle, et il a recommencé à jouer avec entrain sur son tambour. Les autres trépassés se sont mis à entonner une autre prière dédiée aux morts. Ils la chantaient avec allégresse, et avaient malicieusement glissé mon nom dans les paroles du refrain.

Alors, je suis devenu comme fou. J'ai tiré sans réfléchir toutes mes balles sur cette démoniaque assemblée. Quand je n'ai plus disposé d'aucune cartouche, j'ai lâché mon fusil. Une terreur indicible m'avait submergé. Je suis resté prostré au fond du caveau, en me bouchant les oreilles pour tenter de ne pas entendre leurs horribles chants mortuaires.

Cette torture a duré jusqu'aux premiers rayons de soleil. Quand l'astre solaire est apparu, la confrérie diabolique s'est évaporée dans la brume matinale.

J'étais à bout. Le choc psychologique avait été tel que mes cheveux étaient devenus blancs en une nuit. J'avais l'impression d'avoir vieilli de dix ans.

Épuisé par cette effroyable épreuve, je me suis endormi d'un coup. Quand je me suis réveillé tard dans la matinée, la pluie avait cessé, le soleil était réapparu.

Mais alors que je fouillais dans ma musette pour trouver un morceau de pain, j'ai découvert avec horreur un fémur humain.

C'était l'ultime message de la *Squadra d'Arrozza* qui me confirmait, sans ambiguïté possible, ma mort prochaine.

Après cette nouvelle révélation macabre, j'ai senti une vive douleur dans la poitrine, au niveau du cœur, et je me suis effondré d'un coup sur le carrelage du caveau.

Une grande langueur m'a envahi, à laquelle étrangement je me suis abandonné avec délectation.

J'ai jeté un dernier regard au monde qui m'entourait, puis j'ai fermé les yeux.

Je le savais maintenant avec certitude : il était temps pour moi de rejoindre à mon tour les rangs de la Confrérie des Morts.

Vous avez atteint l'épilogue « Victime ».

4

— J'ai tué un homme, et ses frères veulent le venger, ai-je déclaré simplement.

Le regard de mon interlocuteur a semblé s'éclairer. Tout à coup, je l'intéressais.

— Une vendetta ! Mais c'est passionnant, ça ! Alors, montez dans ma voiture, nous vous emmenons avec nous. Il faut ab-so-lu-ment que vous nous racontiez cela. Et qui sait, peut-être serez-vous dans mon prochain roman !

Je lui ai donné un coup de main pour tourner la manivelle. Le moteur a démarré en pétaradant. Henri Lesec s'est assis derrière le volant. Sa femme a pris place à côté de lui, et je me suis installé prudemment sur la banquette en cuir de l'arrière. La voiture a commencé à descendre la route creusée de nids de poule en cahotant.

C'était mon premier trajet en automobile et je n'étais pas rassuré.

Tandis que le paysage a défilé sous nos yeux, offrant un splendide panorama sur la baie de Calvi, Henri Lesec a commencé à me bombarder de questions. J'ai tenté d'y répondre le mieux que je pouvais.

Sa femme me tournait le dos, mais je voyais dans le rétroviseur qu'elle m'examinait attentivement. Son regard trahissait de la curiosité, un mélange de fascination et de répulsion comme si j'étais une bête sauvage, mais aussi me semble-t-il, une forme d'admiration.

C'était peut-être la première et la dernière fois qu'elle rencontrait un homme qui en avait tué un autre. J'ai fait mine de l'ignorer, et ne lui ai pas rendu ses regards, car comme le conseille le proverbe, « ne mets pas le doigt entre femme et mari »...

Finalement, après un temps étonnamment court, nous sommes arrivés aux portes de Calvi, où, à ma demande, mes hôtes m'ont déposé.

Maintenant, deux options s'offraient à moi pour trouver un bateau :

Soit, comme me l'avait recommandé mon père, me présenter chez le *signore* Giudicelli, le protecteur de ma famille, avec peut-être le risque que, devinant mes intentions, les frères Pietri m'y attendent.

Soit me rendre chez Salvadore Serra, un lointain cousin avec lequel j'étais apparenté via ma mère. Il était établi comme burrelier depuis des années à Calvi, et

connaissait peut-être des personnes qui pourraient m'aider à quitter l'Île.

Je me suis rendu chez le signore Giudicelli (rendez-vous au [14](#)).

Je suis allé voir mon cousin Salvatore Serra (rendez-vous au [19](#)).

5

J'ai bondi sur Filippu, dans l'intention de le prendre de vitesse. La certitude de mener un combat juste a décuplé mes forces. D'un coup de coude au visage je lui ai fait lâcher son arme, et d'une poussée de l'épaule je l'ai déséquilibré et projeté par terre.

J'ai sauté sur sa poitrine pour l'empêcher de se relever. Il s'est débattu comme un beau diable, m'écorchant les bras et le visage avec ses ongles, mais il n'a pas réussi à se dégager de l'étau de mes cuisses qui l'emprisonnait et le plaquait au sol. J'ai appuyé mon arme contre sa pomme d'Adam :

— Entre toi et moi, je préfère que cela soit toi !

Puis j'ai enfoncé ma lame jusqu'à la garde, dans un horrible gargouillement de sang. Le corps de Filippu a été brièvement parcouru de soubresauts, avant de s'immobiliser dans une rigidité cadavérique. J'ai essuyé le sang qui recouvrait mes mains sur sa chemise, et je me suis relevé.

Le marin qui avait fui est revenu en courant, accompagné

de quelques autres membres de l'équipage. Avec leur aide, nous avons dissimulé le cadavre de Filippu sous des ballots de marchandise afin qu'il ne soit pas découvert avant au moins quelques jours.

Rendez-vous au [49](#).

6

*Si vous avez une seconde cartouchière, rendez-vous au [12](#).
Sinon lisez ce qui suit :*

J'en avais assez d'être traqué, et j'ai décidé que de gibier que j'allais devenir chasseur. J'ai choisi parmi les rochers un endroit qui m'offrait une bonne protection contre les tirs.

Les aboiements ont redoublé d'intensité. Les chiens des Pietri, libérés de leurs laisses. Idéalement placé, je n'ai pas eu de difficulté à les abattre avant qu'ils ne m'atteignent. Puis, j'ai changé de position, sautant d'un rocher à l'autre pour perturber mes assaillants, étant partout et nulle part à la fois.

Cette tactique a semblé fonctionner pendant un moment, jusqu'à ce qu'une balle bien ajustée m'a arraché l'oreille droite. Une douleur, intense, irradiant à l'endroit de ma blessure, a submergé mon corps. J'ai fait encore quelques pas en chancelant, puis j'ai perdu connaissance.

Quand je suis revenu à moi, l'œil noir d'un fusil me faisait face.

— Tu vas rejoindre ton frère en enfer, a déclaré la voix haineuse de Filippu Pietri.

J'ai fermé les yeux. Ma dernière pensée a été pour Ghjulia, ma promise.

Il y a eu un coup de tonnerre.

Puis plus rien du tout.

Vous avez atteint l'épilogue « Victime ».

7

J'ai quitté la route et je me suis approché du précipice. Le torrent grondait dix mètres en dessous de moi. J'ai commencé à descendre prudemment le long de la muraille de granite, et j'ai atteint le fond de la gorge, là où coulait l'Asco. Les eaux glacées du torrent me léchaient les pieds, comme si elles voulaient me goûter avant de m'avalier.

Chez nous, le passage d'un cours d'eau marquait la limite entre ici et l'au-delà, entre notre monde et celui de morts. C'était donc un lieu dangereux par nature, car on pouvait se faire jeter un mauvais sort, ou être piégé par des *mazzeri*, des Assommeurs. Ces esprits malfaisants hantaient les rivières pour surprendre et tuer les voyageurs isolés.

Je possédais une corde et j'ai décidé de l'utiliser pour franchir plus sûrement la rivière (rendez-vous au [40](#)).

Je n'en avais pas ou ne souhaitais en faire usage, alors j'ai cherché un passage peu profond pour traverser (rendez-vous au [48](#)).

J'ai renoncé à passer à gué et j'ai décidé d'emprunter le pont finalement (rendez-vous au [24](#)).

8

Estimant qu'il était peu probable que les gendarmes aient été prévenus et soient déjà à ma recherche, j'ai continué à marcher droit devant moi. Lorsque je suis arrivé à leur niveau, l'un des deux représentants de la loi m'a interpellé :

— Hé toi, arrête-toi là un peu !

J'ai obtempéré en tentant de conserver mon calme. Ils m'ont demandé ce que je faisais avec un fusil, et avec assurance j'ai prétendu être parti à la chasse. Ils n'ont même pas pris le temps d'examiner ma gibecière pour contrôler mes dires.

— Nous recherchons un criminel, coupable de plusieurs homicides, un certain Bartulumeu Cesari. Il se fait appeler bandit d'honneur, mais pour nous c'est juste un bandit tout court ! m'a expliqué le second gendarme.

— Il est grand, barbu, les cheveux noirs, l'air féroce, armé jusqu'aux dents... Ça ne te dit rien ? a insisté son collègue. D'après nos renseignements, on l'aurait vu récemment dans la région.

J'ai expliqué que j'avais entendu parler de cet homme, mais que je ne l'avais jamais croisé. Après m'avoir interrogé encore quelques minutes, les gendarmes ont pris un air résigné et m'ont autorisé à m'en aller. Je les ai salués et j'ai repris le chemin de Calvi.

Rendez-vous au [37](#).

9

J'ai bondi dans l'intention de prendre Filippu de vitesse, et de le désarmer, mais sa lame m'a stoppé dans mon élan. Je suis tombé sur le pavé en me vidant de mon sang. La silhouette de Filippu s'est penchée sur moi. J'ai senti son stylet courir sur toute la largeur de mon cou. Un grand froid m'a envahi. Puis je n'ai plus rien senti du tout.

Vous avez atteint l'épilogue « Victime ».

10

Le vent glacé sifflait, menaçant, dans mes oreilles. Le grondement du tonnerre se répercutait sur les versants de la montagne, résonnant jusque dans la vallée en contrebas.

Ensuite, l'orage a éclaté, et l'instant d'après une trombe d'eau s'est abattue sur moi. La pluie froide et drue m'a trempé des pieds à la tête en quelques secondes, me giflant au visage comme pour me punir de mes péchés.

C'était comme si le Déluge commençait.

Étaient-ce les prémisses d'un châtement divin pour mon crime, de même que Dieu avait englouti sous les eaux une humanité mauvaise ?

J'ai levé la tête pour interroger les cieux noirs, zébrés d'éclairs, et il m'a semblé que ma dernière heure allait

arriver, que j'allais finir foudroyé par la colère du Ciel. J'ai ressenti des frissons de peur parcourir mon échine.

Et j'ai pensé à la question, qu'aux premiers jours de l'histoire humaine, Dieu posa à Caïn après que celui-ci ait tué son frère Abel : « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

Et moi, qu'avais-je fait d'Antone Pietri, le compagnon de mes jeux d'enfance ? Je lui avais logé une balle dans le corps, au lieu de l'embrasser du baiser de la paix.

Le déluge a continué. Je claquais des dents, car j'étais désormais gelé. Mes jambes glacées se faisaient de plus en plus lourdes. Mes vêtements gorgés d'eau m'alourdissaient considérablement. J'étais devenu une loque aqueuse, à peine capable de se mouvoir, soumise à la violence des éléments.

Mais où m'abriter ? Sous un arbre, dont les branchages, malmenés par la tempête, bruissaient comme jamais ? C'était le meilleur moyen de mourir foudroyé, ou assommé par une branche cassée.

Sous un rocher en bord de route ? Des fleuves de boue dévalaient des hauteurs, trempant tout sur leur passage, rendant illusoire la possibilité de rester au sec.

*Je me suis arrêté pour chercher un abri sur place
(rendez-vous au [25](#)).*

J'ai préféré continuer à marcher sur la route (rendez-vous au [30](#)).

À la lueur de la lune, j'ai emprunté le sentier qui s'élevait dans les hauteurs. Au bout d'une demi-heure de marche, j'ai atteint le hameau où Ghjulia Ricci vivait avec sa mère, Lucia.

Cette dernière avait la réputation d'être une *incantadora*, une Invocatrice initiée aux secrets de la magie. Elle connaissait toutes les prières magiques pour éloigner les êtres maléfiques qui menaçaient les vivants : les Sorcières, les Fantômes, les Assommeurs, les Jeteurs de sorts, les Trépassés, les Meutes diaboliques...

Elle savait aussi conjurer le *mal ochju*, le mauvais œil, en versant quelques gouttes d'huile dans une assiette remplie d'eau. Accessoirement, à l'aide d'une simple branche de bruyère et de mystérieuses incantations, elle pouvait également faire tomber les asticots qui rongeaient les blessures d'un bœuf ou d'un âne.

J'ai cogné à la porte de leur mesure. De l'intérieur, la voix éraillée de Lucia Ricci m'a répondu :

— Va-t'en, esprit malfaisant ! Que tu sois un *grammante*, un *lancieri* ou une *stree*, je ne te crains pas !

— La mère, ce n'est que moi : Ghjuvan Battista ! ai-je répondu.

— Ah, c'est toi ? Hé bien, va-t'en tout de même ! Ce n'est pas une heure pour parler à ma fille... à moins que tu n'aies à son égard des intentions coupables...

— Je vais quitter le pays. Une affaire d'honneur... Je veux faire mes adieux à Ghjulia. Ouvrez-moi pour l'amour du Christ ! ai-je supplié.

La porte a fini par s'entrebâiller, et le visage méfiant de la vieille Ricci est apparu dans l'ouverture, la tête couverte d'un foulard noir, pour rappeler son deuil. Elle m'a longuement scruté en braquant sous mes yeux une torche en résine de pin. À force de négociations, elle a fini par le laisser rentrer. Ghjulia s'était levée. Elle était elle aussi vêtue tout de noir. Je lui ai pris les mains et lui ai raconté brièvement les événements de la précédente journée.

— Quand reviendras-tu ? m'a-t-elle demandé.

« Bientôt » lui ai-je promis (rendez-vous au [18](#)).

« Probablement jamais ! » ai-je répondu (rendez-vous au [32](#)).

12

J'en avais assez d'être traqué, et j'ai décidé que de gibier que j'allais devenir chasseur. J'ai choisi parmi les rochers un endroit qui m'offrait une bonne protection contre les tirs. Les aboiements ont redoublé d'intensité. Les chiens des Pietri, libérés de leurs laisses.

Idéalement placé, je n'ai pas eu de difficulté à les abattre avant qu'ils ne m'atteignent. Puis, j'ai changé de position, sautant d'un rocher à l'autre pour perturber mes assaillants, étant partout et nulle part à la fois.

J'avais pléthore de munitions et j'ai décidé d'en faire usage. Grâce à mon feu nourri, j'ai même réussi à toucher Vincente, le cadet des frères Pietri.

Notez le code Vincente.

Supprimez la cartouchiere de vos Possessions.

Néanmoins, une balle tirée par l'un de mes assaillants a fait sauter un éclat de roche à proximité qui m'a entaillé profondément la joue, me causant une vive brûlure à cet endroit. Je me suis mis à l'abri et, avec mon mouchoir, j'ai pansé du mieux que j'ai pu ma plaie, pour arrêter le saignement.

Modifiez votre Santé : si vous étiez Indemne, vous êtes désormais Diminué.

Si vous étiez déjà Diminué, rendez-vous au [13](#).

Puis, je me suis remis à tirer sur mes attaquants. Ceux-ci n'ont pas osé se rapprocher en terrain découvert de ma position, mais ont entrepris de m'assiéger. Nous avons ainsi échangé sporadiquement des coups de feu pendant toute la fin de l'après-midi, mais sans grand résultat. La protection que nous fournissaient nos abris respectifs faisait qu'il était difficile, de part et d'autre, d'atteindre une cible.

La nuit a fini par tomber, rendant impossible l'affrontement, et j'ai entendu mes assaillants se replier.

J'en ai profité pour décamper et j'ai longé la falaise jusqu'à trouver un passage moins abrupt, qui m'a permis de descendre jusqu'au fond du ravin.

Une forêt de grands pins s'étendait au pied de la falaise. J'ai marché longtemps dans une quasi-obscureté sous les ombrages des vénérables résineux. Les aiguilles des pins, amoncelées en épaisses couches sur le sol pentu,

craquaient sous mes semelles.

À un moment, un vent froid s'est levé et a soufflé en gémissant entre les immenses arbres, et le grondement d'un tonnerre qui se rapprochait s'est fait entendre. Finalement, j'ai atteint la fin de la forêt et j'ai pu rejoindre une route. D'après mes observations, elle menait à Calvi. Malgré le mauvais temps qui s'annonçait, j'ai continué à marcher, espérant ainsi distancer mes poursuivants.

Rendez-vous au [10](#).

13

J'ai perdu connaissance. Le stress, la fatigue accumulée, et les blessures reçues ces derniers jours avaient eu raison de mes forces.

Lorsque je suis revenu à moi, une silhouette humaine me surplombait. Elle me dominait de toute sa taille, remplissant l'intégralité de mon champ de vision. Son ombre menaçante faisait obstacle à la lumière environnante, à tel point que je ne savais plus si c'était le jour ou la nuit.

Je voyais encore tout trouble, aussi n'ai-je pu distinguer les traits de son visage, mais j'ai reconnu sa voix, familière, mais haïe.

— Tu nous auras fait courir, mes frères et moi, mais ta route s'arrête là, a déclaré l'homme.

Il s'est penché sur moi et j'ai senti le froid d'une lame fouiller ma poitrine.

J'ai pensé que j'allais bientôt rejoindre mon frère Lorenzu. Au paradis ou en enfer, ça je ne le savais pas trop.

J'ai fermé les yeux.

Puis je n'ai plus pensé à rien.

Vous avez atteint l'épilogue « Victime ».

14

Je me suis présenté devant la grille de la propriété du *signore* Giudicelli. C'était une belle villa cernée de bougainvilliers odorants et protégée par mur d'enceinte, un peu à l'écart de la ville.

J'ai sonné à la cloche et après m'être présenté, un homme a fini par m'introduire devant le maître. J'ai suivi l'homme à travers des couloirs aux murs chargés de tableaux. Par les ouvertures, j'apercevais des pièces décorées avec un luxe qui m'était inconnu.

Nous avons finalement débouché dans un salon cossu. Le maître me tournait le dos. Il se réchauffait les mains devant un immense feu d'enfer. Aucun bruit si ce n'est le tic-tac de l'horloge et le crépitement des bûches sous l'attaque des flammes. Instinctivement, j'ai retiré ma casquette.

Lorenzu Giudicelli s'est retourné. Il était habillé comme les messieurs de la ville. Une chaîne d'argent dépassait de son gilet, attachée à une montre à gousset. Le maître m'a dévisagé, puis m'a tendu sa main que j'ai baisée.

Nos familles ont toujours été liées. Autrefois ses ancêtres,

les seigneurs Giudicelli, habitaient leur *castellu*, leur château de pierres dans les montagnes, pour se prémunir des incursions barbaresques. Mes aïeux vivaient sur leurs terres, et leur versaient un loyer en nature pour cela, un quart de leurs récoltes.

Aujourd'hui, nous exploitons toujours ses champs. Nous ne lui payons plus rien, mais nous sommes ses obligés. Quand il se déplace sur ses domaines, nous venons à sa rencontre et l'escortons pendant tout le temps de son séjour. À chaque élection municipale, nous lui donnons nos voix, et si besoin nous attendons armés devant le bureau électoral, pour dissuader les partisans de son adversaire de venir voter.

Cela lui a permis, comme son père auparavant, d'être élu maire de notre commune, même s'il y met rarement les pieds. En retour, il nous a toujours apporté sa protection. C'est d'ailleurs grâce à son appui que mon défunt frère avait obtenu une place de cantonnier municipal.

— Condoléances pour ton frère, a fini par laisser tomber le *signore*.

J'ai fait un geste de déni, pour signifier que je ne voulais pas déranger un seigneur aussi puissant avec un détail aussi insignifiant que la mort d'un homme.

Le maître a repris la parole :

— Lorenzu était un brave garçon. Tu n'es pas sans savoir que j'étais son parrain. Ce n'est pas un hasard s'il portait mon prénom. Bref, tu as agi comme il convient. Tu as fait honneur à ta famille et à ton nom. Tes parents peuvent être fiers de toi.

J'ai continué à me taire, car il ne m'avait pas invité à parler :

— Maintenant, il s'agit de te mettre en lieu sûr. Ton père m'a fait parvenir un message pour m'informer de tes intentions. Il y a un bateau qui part demain à l'aube pour Marseille. Tu vas le prendre. Des marins de notre connaissance te feront monter à son bord gratuitement. Je vais leur faire porter des ordres. En attendant, Micheli va s'occuper de toi.

Ce faisant, il a désigné l'homme qui m'avait mené à lui. J'ai remercié mon *signore* comme il convenait et j'ai emboîté le pas à Micheli. Son prénom, le même que celui de l'archange vainqueur du dragon, m'a semblé de bon augure.

Micheli m'a mené à une cuisine. En sa compagnie et celle des autres serviteurs de la maisonnée, j'ai dîné d'un brouet de viandes et de légumes, accompagné de *brucciu* et de *canistrelli*. Après les épreuves vécues ces derniers jours, ce copieux repas s'est révélé être fort reconstituant.

Modifiez votre Santé : si vous étiez Diminué, vous êtes désormais Indemne.

J'ai un peu causé avec Micheli et nous avons fini par nous trouver une ascendance commune. Ça aussi, j'ai trouvé que c'était un signe favorable. Puis Micheli m'a conduit à une chambre sans fenêtre et m'a montré un grabat posé sur le sol.

— C'est ma chambre. Ici, tu es en sécurité. Prends quelques heures de repos. Je vais monter la garde dehors, m'a-t-il indiqué.

J'ai suivi son conseil et me suis endormi aussitôt.

Au milieu de la nuit, Micheli m'a réveillé. Nous sommes sortis de la propriété des Giudicelli et il m'a guidé à travers les ruelles silencieuses de la vieille ville.

Nous avons fini par déboucher sur les docks. Il m'a installé dans une cachette parmi les ballots et m'a indiqué un bateau.

— C'est celui-ci. Il part dans deux heures. Quand tu entendras le sifflement d'un merle, mais pas avant, sors de ta cachette, et suis le marin qui se présentera à toi. Confie-moi ton fusil. Je le ferai porter à ton père. Tu ne risques plus rien ici.

Je lui ai obéi, même si cela me coûtait de me séparer de mon arme. Il l'a prise et il est parti. Peu de temps après, j'ai entendu le signal indiqué. Je suis sorti de ma cachette.

Si vous avez les codes Lucca et Vincente, rendez-vous au [41](#).

Si vous n'avez aucun de ces codes, rendez-vous au [45](#).

Si vous avez seulement l'un de ces deux codes, rendez-vous au [46](#).

15

— Prends mon tabac, Bartulumeu, ai-je déclaré. Tu en as plus besoin que moi...

Supprimez la blague de tabac de vos Possessions.

Le bandit d'honneur m'a remercié. Il a allumé sa pipe avec une satisfaction manifeste, et nous avons discuté un moment. Finalement, les aboiements ont repris, plus proches qu'avant. Les chiens avaient retrouvé ma trace. Je m'étais déjà levé et j'avais ramassé mon fusil, mais Bartulumeu Cesari m'a retenu :

— Je vais faire le coup de feu à tes côtés. Il n'est pas dit que Bartulumeu Cesari, bandit d'honneur, abandonnera à son sort un homme qui lui a offert du tabac ! a-t-il déclaré avec emphase.

Puis, il m'a entraîné à sa suite :

— Viens, nous allons trouver une meilleure position. Il est temps que je t'invite dans mon château !

Nous avons continué à grimper les flancs escarpés. Les aboiements des chiens se rapprochaient. Nous sommes finalement parvenus sur la crête de la montagne. D'énormes rochers avaient été disposés ensemble de manière à constituer une sorte de fortin primitif. C'était un site préhistorique, construit des millénaires avant ma naissance, à l'époque où les hommes se battaient encore avec des épieux et des sagaies à pointes en silex.

— Mon château ! m'a expliqué Bartulumeu Cesari, avec une pointe de fierté dans la voix.

Nous nous sommes installés derrière les meurtrières du *castellu*, et avons chargé nos fusils. Les aboiements ont redoublé d'intensité. Nous avons vu courir vers nous les chiens des Pietri, libérés de leurs laisses. Idéalement placés, nous n'avons pas eu de difficulté à les abattre avant qu'ils ne nous atteignent.

En réponse, des coups de feu, en provenance des pins derrière lesquels les frères Pietri avaient pris position, ont fait voler des éclats de roche près de nous. Bartulumeu Cesari a répliqué et nous avons entendu un cri. Il avait fait mouche et avait blessé Vincente Pietri. Mais les trois frères n'ont pas semblé vouloir renoncer à nous assiéger.

Notez le code Vincente.

Nous avons encore échangé sporadiquement des coups de feu avec eux pendant toute la fin de l'après-midi, mais sans grand résultat. La protection que nous fournissaient nos abris respectifs faisait qu'il était difficile, de part et d'autre, d'atteindre une cible. La nuit a fini par tomber, rendant impossible l'affrontement, et nous avons entendu nos assaillants se replier.

— Ils sont partis, m'a déclaré Bartulumeu. Il est temps que tu prennes le large, mon cher Ghjuvan Battista. Suis-moi !

Nous avons quitté le *castellu* et Bartulumeu Cesari m'a guidé vers l'autre versant de la montagne, qu'une forêt de grands pins recouvrait :

— Va tout droit et tu rejoindras la route qui mène à Calvi ! Bonne chance.

Je l'ai remercié et j'ai avancé dans une quasi-obscureté sous les vénérables résineux. Les aiguilles des pins, amoncelées en épaisses couches sur le sol pentu, craquaient sous mes semelles. Un vent froid s'est levé et a soufflé en gémissant entre les immenses arbres, et le grondement d'un tonnerre qui se rapprochait s'est fait

entendre. Finalement, j'ai atteint la fin de la forêt et j'ai pu rejoindre la route. Malgré le mauvais temps qui s'annonçait, j'ai continué à marcher, espérant ainsi distancer mes poursuivants.

Rendez-vous au [10](#).

16

J'ai présenté la pièce de monnaie à l'aubergiste :

— Matteo, consentirais-tu à m'héberger. J'ai fait une longue route et j'ai faim. Je cherche aussi un bon lit... en toute discrétion.

La main de l'aubergiste s'est refermée sur la pièce, et un large sourire a fendu son visage jusque-là fermé. Sa voix est devenue plus chaleureuse :

— Bien sûr, rentre et chauffe-toi près du feu. Je vais demander à Livia de te servir quelque chose.

Et il a fait prestement fait disparaître mes 10 francs dans sa poche, avant de partir chercher sa femme pour lui donner des instructions.

Supprimez la pièce de 10 francs de vos Possessions

Peu de temps après, je me suis régalé d'un excellent civet de sanglier, d'aubergines farcies, et de belles tranches de pain bis tartinées de *casgiu marzu*. Ensuite, Matteo m'a conduit dans une petite chambre. Par précaution, j'ai posé mon arme chargée à proximité de mon lit.

Bien repu et fourbu comme je l'étais, je n'ai tardé à m'endormir, même si pendant un instant j'ai pensé au

dernier regard que Antone Pietri m'avait adressé avant de mourir. Je me suis réveillé le lendemain matin, frais et dispo, remis sur pied après cette bonne nuit de sommeil.

Modifiez votre Santé : si vous étiez Diminué, vous êtes désormais Indemne.

Après avoir remercié mon hôte et sa femme, j'ai repris la route principale qui menait à Calvi, n'escomptant pas rencontrer les frères Pietri sur ce tronçon.

En fin de matinée, j'ai remarqué deux gendarmes qui arrivaient à grandes enjambées dans le sens opposé au mien. En m'apercevant, l'un des deux a attrapé l'épaule de son compagnon et lui a murmuré quelque chose à l'oreille, en me désignant discrètement de la main.

*J'ai préféré m'enfuir pendant qu'il est encore temps
(rendez-vous au [2](#)).*

*Je me suis approché d'eux en faisant mine de rien
(rendez-vous au [8](#)).*

17

J'ai accroché l'extrémité de la corde à la pointe d'un rocher solidement ancré dans la terre, et j'ai commencé à descendre en rappel le précipice, mon fusil en bandoulière. Il faudrait un bon moment aux frères Pietri pour découvrir par où je m'étais enfui, et avec leurs chiens, il leur serait impossible de me pourchasser en empruntant cette voie.

Supprimez la corde de vos Possessions.

Une forêt de grands pins s'étendait au pied de la falaise. J'ai marché longtemps sous les ombrages des vénérables résineux. Les aiguilles des pins, amoncelées en épaisses couches sur le sol pentu, craquaient sous mes semelles.

La nuit a fini par tomber, me plongeant dans une quasi-obscurité. Un vent froid s'est levé et a soufflé en gémissant entre les immenses arbres, et le grondement d'un tonnerre qui se rapprochait s'est fait entendre.

Finalement, j'ai atteint la fin de la forêt et j'ai pu rejoindre une route. D'après mes observations, elle menait à Calvi. Malgré le mauvais temps qui s'annonçait, j'ai continué à marcher, espérant ainsi distancer mes poursuivants.

Rendez-vous au [10](#).

18

Sur le moment, je n'ai pas voulu lui faire de peine. Alors, j'ai été lâche, et j'ai menti :

— Bientôt ! Je vais me mettre à l'abri dans le maquis, le temps que les choses se calment un peu. Je m'arrangerai pour passer te voir de temps à autre !

Un faible sourire a éclairé le beau visage de Ghjulia :

— C'est vrai ? Tu me le jures ?

— Sur la Sainte Vierge, je te le jure !

J'ai aussitôt regretté ce second mensonge, bien plus grave encore que le premier, puisque doublé d'un parjure.

— Hé bien, à bientôt alors, a murmuré timidement

GhJulia. Et merci d'être passé !

J'ai bredouillé encore quelques paroles rassurantes, puis pour cacher ma honte, je me suis enfui dans la nuit. Je suis redescendu jusqu'à mon village, en dévalant le sentier afin de rattraper le temps perdu, au risque de me rompre les os.

Notez le code Retard.

Rendez-vous au [35](#).

19

Je connaissais l'adresse de Salvadore Serra, mon cousin par alliance. Pour m'y rendre, j'ai dû trouver mon chemin dans le labyrinthe de ruelles de la vieille ville. J'ai traversé un enchevêtrement de ruelles étroites et pentues, où partout du linge blanc était suspendu aux fenêtres, tels des drapeaux réclamant la fin des hostilités.

J'ai finalement trouvé la maison de Salvadore et frappé à sa porte. Mon cousin a ouvert. Il m'a reconnu et m'a immédiatement embrassé. Après avoir m'avoir introduit chez lui, il a ordonné à sa femme Margherita de me servir à manger.

Nous avons dîné de châtaignes grillées, de pain et de *lonzu*, tandis que je les ai informés des raisons de ma présence à Calvi.

Salvadore s'est gratté la tête, d'un air ennuyé :

— J'aimerais t'aider, mais je ne vois pas ce que je peux faire. Je ne connais personne sur les bateaux de transport

qui sont à quai actuellement. Mais nous allons trouver une solution...

Il a appelé son fils Iviu, qui graissait un harnais avec de la couenne de porc dans la pièce d'à côté, et l'a envoyé chez le *signore* Giudicelli pour le prévenir de la situation dans laquelle je me trouvais présentement.

Au bout de deux heures, Iviu est revenu accompagné d'un individu d'une trentaine d'années, que Salvadore a identifié comme étant Micheli, l'homme de confiance du *signore* Giudicelli.

Après les présentations d'usage, Micheli est rentré dans le vif du sujet et m'a déclaré :

— Le *signore* Giudicelli a été averti de la menace qui pèse sur toi. Il a déjà donné des ordres pour te mettre en lieu sûr. Il y a un bateau qui part demain à l'aube pour Marseille. Tu vas le prendre. Des marins de notre connaissance te feront monter à son bord gratuitement. Maintenant, prends un peu de repos. Je vais monter la garde dehors.

Je lui ai obéi. Au milieu de la nuit, il m'a réveillé. Après avoir pris congé de mon cousin et de sa famille, j'ai suivi Micheli à travers les ruelles silencieuses de la vieille ville. Nous avons fini par déboucher sur les docks. Il m'a installé dans une cachette parmi les ballots et m'a indiqué un bateau.

— C'est celui-ci. Il part dans deux heures. Quand tu entendras le sifflement d'un merle, mais pas avant, sors de ta cachette, et suis le marin qui se présentera à toi. Confie-moi ton fusil. Je le ferai porter à ton père. Tu ne risques plus rien ici.

Je lui ai obéi, même si cela me coûtait de me séparer de mon arme. Il l'a prise et il est parti. Peu de temps après, j'ai entendu le signal indiqué. Je suis sorti de ma cachette.

Si vous avez les codes Lucca et Vincente, rendez-vous au [41](#).

Si vous n'avez aucun de ces codes, rendez-vous au [45](#).

Si vous avez seulement l'un de ces deux codes :

rendez-vous au [46](#) si vous êtes Indemne,

et rendez-vous au [42](#) si vous êtes Diminué.

20

J'ai épaulé mon fusil et j'ai visé soigneusement le dernier cavalier qui s'éloignait au galop. C'était Lucca, le benjamin des Pietri. J'ai attendu qu'il me tourne le dos et qu'il soit suffisamment éloigné pour que ses deux compagnons ne puissent repérer facilement ma position.

Une fois que j'ai ajusté parfaitement ma ligne de mire, j'ai appuyé sur la gâchette. Ma balle l'a touchée à l'épaule. Le choc l'a projeté sur l'encolure de son cheval, mais sans le faire tomber de sa selle.

Il s'est arrêté et ses deux frères, alertés par le coup de feu, ont fait immédiatement demi-tour et se sont précipités dans ma direction en faisant usage de leurs armes. Des balles ont sifflé au-dessus de ma tête, faisant retomber une pluie de feuilles et de brindilles sur moi. J'étais déjà

repéré. J'ai jugé plus prudent de m'éclipser, et j'ai commencé à m'enfoncer dans le maquis, sans me soucier des griffures des cistes, et des épines de genêts qui rentraient dans mes chairs. Dans un premier temps, Filippu et Vincente ont mis pied à terre et se sont lancés à ma poursuite dans le maquis, mais assez rapidement ils ont fait demi-tour pour porter secours à leur frère blessé qui les appelait à l'aide.

— On se reverra, Ghjuvan Battista ! m'a crié Vincente, furieux de devoir renoncer à sa traque.

Je n'ai pas répondu, savourant en mon for intérieur le plaisir de faire enrager un ennemi.

Notez le code Lucca.

Rendez-vous au [43](#).

21

Enfin, j'ai vu la mer.

Immense. À perte de vue. Imposante. Intimidante. Un grand dégradé de couleurs froides, allant du bleu turquoise du rivage au bleu marine des profondeurs.

Et à sa lisière, tout en contrebas de la montagne, j'ai aperçu le but de mon voyage : Calvi.

Calvi et ses plages de sable fin bordées de pinèdes. Calvi et sa citadelle qui plonge ses murailles jusque dans l'océan. Calvi et son port où je pouvais espérer trouver un bateau, pour me mettre à l'abri de la vengeance des Pietri.

Il ne me restait plus qu'à descendre le versant de la montagne. J'en avais encore pour une journée de marche. En m'y mettant maintenant, je pouvais espérer arriver à la nuit tombée.

Un bruit de pétards m'a fait sursauter et, arrivant de derrière moi, j'ai vu débouler le plus étrange véhicule que j'avais jamais vu. Un monstre de verre et d'acier, faisant un bruit d'enfer. C'était la première automobile que je voyais de ma vie. La voiture s'est arrêtée à mon niveau et le bruit a cessé.

Le conducteur et sa passagère sont descendus de leur bolide. Il avait la quarantaine passée, et portait un costume clair et un panama. Elle était plus jeune que lui d'une dizaine d'années et était habillée d'une robe échancrée qui dévoilait ses épaules blanches. L'homme a pesté et a ouvert le capot de la voiture. Il a tourné le bouchon du radiateur et a versé de l'eau dedans, puis il a entrepris de farfouiller dans le moteur.

Bien que n'y connaissant rien en mécanique, je lui ai proposé mon aide et la conversation s'est engagée. C'était des *pinzuti*, des Français du Continent. Il se nommait Henri Lesec et se targuait d'être écrivain. Elle s'appelait Adèle et était sa nouvelle femme.

À la recherche d'un peu d'exotisme, ils avaient décidé de passer leur voyage de noces en Corse, « tellement belle et sauvage » d'après eux. Ils s'en retournaient maintenant à Calvi, après avoir découvert avec effroi « l'inadéquation des routes corses aux moyens de transport modernes ».

— Et vous, qui êtes-vous ? Et où allez-vous ? Et que faites-vous avec ce fusil ? m'a finalement demandé

l'écrivain, après longuement monologué sur « l'authenticité et le charme de l'île de Beauté ».

Je lui ai dit la vérité, en lui avouant que j'avais tué quelqu'un (rendez-vous au [4](#)).

J'ai choisi de lui mentir, en affirmant que j'étais en train de chasser (rendez-vous au [33](#)).

J'ai préféré me taire, prendre congé de lui, et rejoindre Calvi au plus vite (rendez-vous au [26](#)).

22

J'ai quitté le village pour explorer ses alentours, toujours douché par la pluie drue et fouetté par le vent glacial. J'ai suivi ce qui semblait être un ancien sentier, envahi de cistes et d'épineux, pour déboucher dans une clairière, ceinturée d'une sorte de bas muret.

J'ai enjambé cette barrière et me suis cogné à de grandes pierres dressées dans le sol. J'ai réalisé alors que j'étais arrivé dans un cimetière, abandonné lui aussi. Les tombes renversées ou à demi éventrées indiquaient bien l'état de délabrement du lieu.

Un rayon de lune m'a permis de distinguer, parmi les pierres tombales, la haute silhouette d'un caveau familial. Je m'en suis approché. Sa porte de fer avait été arrachée, et gisait rouillée sur le sol, mais son toit était encore intact. Je me suis glissé dans la construction funéraire, avec une immense satisfaction. Là, j'étais enfin à l'abri du vent et de la pluie ! Épuisé comme je l'étais, je n'ai pas

tardé à m'assoupir.

Je me suis brusquement réveillé, alors qu'il faisait encore nuit, car il m'avait semblé avoir entendu des voix humaines. J'ai attrapé mon fusil et j'ai tendu l'oreille.

Effectivement, malgré la pluie, qui continuait à ricocher sur le toit de mon refuge, et le tonnerre qui rugissait dans le ciel noir, j'ai perçu distinctement des cris, des rires, et même des chants accompagnés d'un tambour. Je me suis rapproché de l'ouverture du caveau pour scruter la nuit qui m'entourait.

J'ai alors vu apparaître à l'entrée du cimetière, des silhouettes humaines qui avançaient dans ma direction. À leur tête, l'une d'entre elles battait le rappel sur son tambour, et des tombes alentour émergeaient constamment de nouvelles silhouettes semblant sortir de terre.

Le groupe de mes visiteurs ne cessait de grossir en nombre, et de se rapprocher de mon refuge. Je commençais à mieux distinguer leur apparence. Ils étaient vêtus de longues chapes noires, et de capuchons rabattus sur la figure. Ils marchaient lentement, en respectant les distances entre eux, comme dans une procession.

Sur le devant de leurs capuchons, deux trous avaient été percés, à travers lesquels je pouvais maintenant voir leurs yeux éteints. C'était la *Squadra d'Arrozza*, la Confrérie des Morts. Ces trépassés se lèvent de leurs tombes à minuit pour visiter les vivants qui vont bientôt les rejoindre dans l'éternel sommeil.

J'ai remarqué que six silhouettes à l'arrière du convoi

portaient gravement sur leurs épaules un cercueil. J'ai frissonné, car j'ai compris que ce cercueil était le mien ! La procession s'est arrêtée à seulement quelques mètres de moi. Une odeur de chair pourrie flottait dans l'air, et m'a pris à la gorge.

— Ghjuvan Battista, te voilà enfin ! s'est exclamée l'une des silhouettes encapuchonnées.

— Nous sommes venus te chercher ! m'a expliqué avec enthousiasme une autre silhouette.

Un concert d'exclamations joyeuses a salué cette déclaration. Le tambour a commencé à jouer une marche funèbre et l'assistance à murmurer une grotesque prière pour les morts. J'étais terrifié, car je savais que rencontrer la *Squadra d'Arrozza* était un présage funeste, et que celui à qui elle rendait les honneurs n'avait plus que vingt-quatre heures à vivre. Mais ce n'était pas encore la fin de mon calvaire, car les trépassés se sont disposés en arc de cercle autour de mon refuge, en tendant vers moi leurs bras squelettiques.

— Sors d'ici, viens avec nous, Ghjuvan Battista !

— Oui, pourquoi attendre ? Ton cercueil est déjà prêt !

J'ai refusé de sortir du caveau, car si je mettais un pied dehors je ne bénéficierais plus de sa protection sacrée :

— Je ne vous suivrais pas ! Retournez d'où vous venez !

Mais les morts ont continué à ricaner :

— Hi, hi, tu ne nous échapperas pas. Oh, mais rassure-toi, tu seras bien en notre compagnie. D'ailleurs, tu nous connais déjà, pour certains d'entre nous...

Et, tour à tour, ils ont retiré leurs capuchons. Alors, j'ai reconnu des visages familiers parmi cette horrible confrérie. Il y avait Ulivieru le berger, Ghjasè l'idiot, Saveriu le tonnelier, Luigi le maigre, Ghjacumu le charretier, et bien d'autres ! C'étaient tous des membres de la famille Pietri qui avaient été tués à un moment ou à un autre par un Rossi pendant le conflit qui opposait nos deux clans.

Enfin, le trépassé qui était au tambour a ôté en dernier son capuchon. Et son visage était celui d'Antone Pietri, l'homme à qui j'avais ôté la vie trois jours auparavant !

— Ta fin est proche ! a croassé Antone.

Il fallait que cela cesse, ou j'allais devenir fou.

J'avais emporté avec moi une fiole d'eau bénite. Sans hésiter, j'ai projeté son contenu sur les morts qui m'encerclaient (rendez-vous au [29](#)).

Je ne disposais pas d'un tel objet, ou je ne souhaitais pas l'utiliser, alors j'ai fait parler la poudre de mon fusil pour les éloigner (rendez-vous au [3](#)).

23

Avec Bartulumeu Cesari, nous avons discuté un moment tout en buvant son café. Finalement, les aboiements ont repris, plus proches qu'avant. Les chiens avaient retrouvé ma trace. Le bandit d'honneur a rassemblé ses affaires à la hâte, et a pris congé de moi :

— Il semblerait que tu aies des visiteurs. Je te laisse donc

avec eux. Je ne vais pas m'immiscer dans cette affaire. J'ai déjà assez d'ennemis comme cela...

Les aboiements se sont encore rapprochés. Je me suis levé et j'ai ramassé mon fusil. J'ai continué à gravir les flancs escarpés, les chiens toujours sur les talons.

Finalement, j'ai atteint à bout de souffle la crête de la montagne. Sur l'autre versant, la pente se transformait en précipice. Ma route était coupée. J'étais fait comme un rat. J'ai avisé un amas de rochers qui pourraient me servir d'abri si je devais faire le coup de feu avec mes poursuivants.

Je possédais une corde, que j'ai utilisée pour tenter de m'enfuir en descendant la falaise (rendez-vous au [17](#)).

Je n'en avais pas, ou ne souhaitais pas l'utiliser, alors il me fallait me préparer à me battre.

Je pouvais : soit opter pour une stratégie défensive pour surtout ne pas être blessé (rendez-vous au [47](#)), soit privilégier une tactique agressive afin d'essayer de tuer mes assaillants, quitte à prendre plus de risques (rendez-vous au [6](#)).

24

Si vous avez le code Retard, rendez-vous directement au [28](#). Sinon, lisez ce qui suit :

J'ai empoigné mon fusil, et j'ai marché bravement jusqu'à la culée de l'ouvrage. Aucune balle n'a sifflé à mes oreilles. Je me suis alors engagé sur le tablier, jusqu'à

atteindre le milieu du pont. En dessous de moi, les flots de l'Asco rugissaient furieusement, mais toujours pas le moindre signe d'un ennemi. J'ai donc continué ma traversée.

En atteignant l'autre rive, le bruit d'un galop est parvenu à mes oreilles. Je me suis retourné et j'ai distingué, émergeant d'un nuage de poussière, trois cavaliers qui se rapprochaient à vive allure de ma position. Il m'a semblé distinguer les silhouettes familières de Filippu, Vincente, et Lucca Pietri. J'ai plongé dans un bosquet de chênes-lièges qui bordait la route.

Les cavaliers sont passés en trombe à seulement quelques mètres de moi. C'était bien les frères Pietri, à la mine plus sombre que jamais. Ils avaient leurs têtes des mauvais jours et pressaient leurs montures, à la bouche déjà écumante, en leur distribuant sans compter des coups de cravache.

J'ai tiré dans le dos du dernier d'entre eux : à défaut de les décourager, cela réduisait le nombre de mes poursuivants, et je pouvais ensuite m'enfuir à travers le maquis (rendez-vous au [20](#)).

Je les ai laissés continuer leur route et je suis passé par le maquis pour éviter de tomber dans une embuscade un peu plus loin (rendez-vous au [43](#)).

25

Je me suis arrêté et j'ai scruté les ténèbres. Finalement, à la lueur d'un éclair, il m'a semblé distinguer dans les

hauteurs la silhouette familière d'habitations humaines. En cherchant encore, j'ai aperçu un sentier à demi effacé qui s'élevait vers ce refuge providentiel.

Rassemblant mes dernières forces, j'ai commencé à gravir la pente, luttant contre des torrents d'eau qui m'arrivaient dessus. Je ne sais pas combien de temps j'ai grimpé ainsi. J'avais perdu depuis longtemps la notion du temps.

J'ai atteint une sorte de plateau, où je pouvais distinguer un hameau. Je me suis heurté au dôme de pierre d'un four à pain. Il y avait bien des habitations humaines. J'ai avancé à tâtons, sous la lumière blafarde de la lune, les mains devant moi, cherchant à l'aveuglette une porte ou une fenêtre sur laquelle cogner pour demander l'asile. Mais je n'ai rien trouvé de tel. Mes mains n'ont traversé que des ouvertures vides.

Un nouvel éclair m'a donné la réponse. Il n'y avait plus de portes ou de fenêtres. Le village était désert, abandonné depuis longtemps. J'ai pénétré dans une maison. Le toit avait disparu, les murs étaient à moitié effondrés, des ronces et des mauvaises herbes avaient colonisé le sol. Pareil pour les autres demeures.

J'ai erré ainsi dans ce village fantôme sans pouvoir trouver un abri. Au-dessus de ma tête, la tempête continuait. Et cette pluie qui me glaçait jusqu'aux os. Et ce vent qui me harcelait et me mordait les chairs. Un cri animal, semblable au grincement des gonds d'une porte mal huilée, a résonné dans la nuit. C'était le cri de la *Malucella*, l'oiseau de mauvais augure.

Je suis retourné sur la route, car j'avais déjà assez perdu de temps (rendez-vous au [30](#)).

J'ai exploré les alentours du village en quête d'un meilleur abri (rendez-vous au [22](#)).

26

Je me suis remis en marche pour atteindre au plus vite ma dernière étape. La route, bordée d'immenses pins, descendait en lacets, épousant le relief tourmenté de la montagne.

En chemin, j'ai croisé des cohortes d'ouvriers forestiers, des Italiens, qui portaient, la hache sur l'épaule, opérer des coupes dans la forêt. Ils étaient suivis par de grandes charrettes tirées par des mulets qui serviraient à convoier le bois au retour.

Le panorama était superbe, et compte tenu de l'élévation, j'étais aux premières loges pour admirer la rencontre merveilleuse du bleu du ciel avec l'azur de la mer. Néanmoins, la route était longue. Le soleil tapait fort. J'avais mal aux pieds. J'étais fatigué.

Modifiez votre Santé : si vous étiez Indemne, vous êtes désormais Diminué.

Si vous étiez déjà Diminué, rendez-vous au [13](#).

Je suis arrivé à Calvi complètement fourbu et à la nuit tombée, en ayant de surcroît épuisé toutes mes provisions.

Maintenant, deux options s'offraient à moi pour trouver

un bateau :

Soit, comme me l'avait recommandé mon père, me présenter chez le *signore* Giudicelli, le protecteur de ma famille, avec peut-être le risque que, devinant mes intentions, les frères Pietri m'y attendent.

Soit me rendre chez Salvadore Serra, un lointain cousin avec lequel j'étais apparenté via ma mère. Il était établi comme bourrelier depuis des années à Calvi, et connaissait peut-être des personnes qui pourraient m'aider à quitter l'Île.

Je me suis rendu chez le signore Giudicelli (rendez-vous au [44](#)).

Je suis allé voir mon cousin Salvadore Serra (rendez-vous au [19](#)).

27

Mu par une soudaine inspiration, j'ai brandi devant les morts qui m'encerclaient le médaillon de Sainte Ghjulia que m'avait offert ma promise.

À la vue de l'objet sacré, les morts ont cessé tout de suite de ricaner. Le bijou a commencé à briller, d'une lumière de plus en plus intense. Les trépassés semblaient effrayés par lui. Ils faisaient des gestes pathétiques avec leurs mains squelettiques pour tenter de se protéger de son rayonnement.

Finalement, il y a eu un grand flash lumineux, qui m'a aveuglé, et l'instant d'après quand j'ai rouvert les yeux,

tous les morts avaient disparu. Le cimetière est redevenu calme. Plus de chants, plus de rires, plus de tambour. On entendait seulement le bruit de la pluie et du tonnerre, et de temps à autre, le chant d'un hibou.

Je me suis réveillé le lendemain matin, au chant des rossignols. La pluie avait cessé, le soleil était réapparu. J'ai quitté le caveau et rejoins la route en contrebas.

Mais alors que je cherchais un morceau de pain, j'ai découvert une petite Bible de poche dans ma musette. Comment était-elle arrivée jusqu'ici ? Je ne me souvenais pas de l'avoir emportée avec moi. Peut-être était-ce ma mère, qui était très pieuse, qui l'avait glissé là, espérant qu'elle me protégerait ? Un petit ruban rouge faisait office de marque-page. Machinalement, j'ai ouvert le livre à la page indiquée et mes yeux sont tombés sur un passage de l'Évangile selon Saint-Matthieu :

« Et voici que l'un de ceux qui étaient avec Jésus étendit la main et tira son épée ; il frappa le serviteur du souverain sacrificateur et lui emporta l'oreille. Alors Jésus lui dit : remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. »

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai senti des larmes inonder mon visage. J'ai compris que la violence ne résoudrait rien, que la vengeance était une voie sans issue, que je devais m'extirper à jamais de ce cercle infernal de souffrance, et apprendre à pardonner à mes ennemis.

Notez la bible dans vos Possessions ainsi que son pouvoir : Si ultérieurement dans le texte vous lisez que vous êtes « face à votre destin », soustrayez 10 au numéro de

paragraphe auquel vous vous trouvez et rendez-vous directement au paragraphe portant ce numéro.

Tout en cheminant sur la route de Calvi, j'ai repensé à l'étrange rencontre que j'avais faite pendant la nuit. Est-ce que j'avais vraiment vécu cela, ou était-ce seulement un rêve ?

À cette question, je n'avais pas de réponse.

Rendez-vous au [21](#).

28

J'ai empoigné mon fusil, et j'ai marché bravement jusqu'à la culée de l'ouvrage. Pas le moindre signe d'un ennemi. Je me suis alors engagé sur le tablier, jusqu'à atteindre le milieu du pont. En dessous de moi, les flots de l'Asco rugissaient furieusement.

Soudain, le bruit d'un galop est parvenu à mes oreilles. Je me suis retourné et j'ai distingué, émergeant d'un nuage de poussière, trois cavaliers qui se rapprochaient à vive allure de ma position. Il m'a semblé distinguer les silhouettes familières de Filippu, Vincente, et Lucca Pietri.

Les cavaliers se sont brusquement arrêtés. L'un d'eux m'a pointé du doigt. Immédiatement, ils ont épaulé leurs fusils et des balles ont commencé à siffler à mes oreilles. J'ai couru vers le bout du pont pour atteindre la rive opposée, mais une cuisante douleur m'a déchiré le bras gauche. Sur la manche de ma chemise, une tache rouge écarlate est apparue.

J'ai tenté de rejoindre l'extrémité du pont, mais une grande faiblesse m'avait envahi. Tout tournait autour de moi. Mon fusil pesait une tonne. J'ai fini par tomber sur le dos, en lâchant mon arme.

Les cavaliers sont arrivés en trombe. Ils se sont arrêtés à mon niveau, et j'ai pu discerner leurs visages. C'était bien les frères Pietri, à la mine plus sombre que jamais. Ils avaient leurs têtes des mauvais jours. Ils sont descendus de leurs montures et se sont dirigés vers moi sans se presser.

Le sang tapait à cent à l'heure dans mes tempes. Ma vue a commencé à se brouiller.

Une silhouette humaine s'est penchée sur moi, et l'œil noir d'un fusil a surgi devant mon visage.

— Tu vas rejoindre ton frère en enfer, a déclaré la voix haineuse de Filippu Pietri.

J'ai fermé les yeux. Ma dernière pensée a été pour Ghjulia, ma promise.

Il y a eu un coup de tonnerre.

Puis plus rien du tout.

Vous avez atteint l'épilogue « Victime ».

29

J'avais eu la présence d'esprit d'emporter avec moi une petite fiole d'eau, bénite par notre curé. Ma mère l'utilisait souvent à la maison pour sanctifier les murs de notre demeure et nous protéger ainsi des mauvais sorts.

J'ai attrapé la fiole dans ma musette et j'ai commencé à en asperger les morts qui faisaient cercle autour de mon refuge. Au contact de l'eau sacrée, leurs corps ont commencé à se dissoudre et à s'évaporer. Les autres trépassés ont eu l'air étonnés.

Enhardi, je suis alors sorti du caveau et j'ai projeté de l'eau dans leur direction. Ils ont levé leurs mains squelettiques en l'air, avec des gestes pathétiques, comme pour se protéger de mes projections, mais sans succès. Ils ont tous disparu les uns après les autres, jusqu'au dernier.

Le cimetière est redevenu calme. Plus de chants, plus de rires, plus de tambour. On n'entendait seulement le bruit de la pluie et du tonnerre, et de temps à autre, le chant d'un hibou.

Je me suis réveillé le lendemain matin, au chant des rossignols. La pluie avait cessé, le soleil était réapparu. J'ai quitté le caveau et rejoins la route en contrebas.

Tout en cheminant sur la route de Calvi, j'ai repensé à l'étrange rencontre que j'avais faite pendant la nuit. Est-ce que j'avais vraiment vécu cela, ou était-ce seulement un rêve ?

À cette question, je n'avais pas de réponse.

Rendez-vous au [21](#).

30

Fouetté par la pluie drue et harcelé par le vent glacial, j'ai continué à avancer tant bien que mal sur la route,

— Ce n'est pas un temps de chrétien, ça !

J'ai sursauté, car, sans doute à cause du bruit de la pluie, je n'avais pas entendu arriver mon interlocuteur. Celui-ci cheminait à mes côtés, juché sur une mule. C'était un jeune homme de haute stature, bien habillé pour autant que je puisse en juger à la lumière des éclairs.

Les tombereaux d'eau qui s'abattaient sur nos têtes ne semblaient nullement le déranger. Au contraire, cela paraissait même plutôt le réjouir, à en juger par son sourire amusé.

— Tu m'en as tout l'air d'avoir passé une dure journée, m'a fait remarquer le jeune homme, non sans un certain humour noir.

Je n'ai rien répondu, alors il a continué à me parler, avec davantage de compassion cette fois :

— Veux-tu chevaucher sur ma monture un petit moment ? Cela te permettra de te reposer un peu...

Le timbre de sa voix me semblait vaguement familier, mais je n'arrivais pas à savoir à qui il me faisait penser.

J'ai accepté la proposition de cet inconnu, car j'étais fatigué (rendez-vous au [39](#)).

J'ai refusé son offre, estimant ne pouvoir lui faire confiance (rendez-vous au [34](#)).

31

J'ai bondi sur Filippu, et j'ai réussi à le surprendre. La certitude de mener un combat juste a décuplé mes forces.

D'un coup de coude au visage j'ai fait lâcher son arme à Filippu, et d'une poussée de l'épaule je l'ai déséquilibré et projeté par terre.

J'ai prestement ramassé son stylet et je me suis assis sur sa poitrine pour l'empêcher de se relever. Il s'est débattu comme un beau diable, m'écorchant les bras et le visage avec ses ongles, mais il n'a pas réussi à se dégager de l'étau de mes cuisses qui l'immobilisait au sol. J'ai appuyé mon arme contre sa pomme d'Adam, mais je n'y ai pas enfoncé ma lame.

— Je devrais te tuer... j'en aurai le droit, ai-je déclaré.

Emprisonné sous moi, Filippu haletait, épuisé par les efforts déployés pour se libérer.

— ... mais je n'en ferai rien ! ai-je continué.

— Lâche ! a-t-il hoqueté.

Cela sonnait comme un aveu d'impuissance, de la résignation.

— Lâche ? Non, je ne suis pas un lâche ! ai-je répliqué. J'ai déjà fait couler le sang d'Antone, tu te souviens ? Et à quoi cela nous a-t-il menés, si ce n'est davantage de violence ? Qu'est-ce que nos familles y ont gagné, excepté des larmes et des fils disparus ?

J'ai relâché mon étreinte, et me suis relevé, puis lui tournant le dos, je me suis dirigé vers l'eau et j'ai jeté le stylet loin dans la mer. Un faible « plouf » m'a confirmé la disparition de l'arme. Je me suis tourné à nouveau vers Filippu :

— Retourne à Piedigriggio et crie haut et fort que tu m'as

tué et que tu as fait disparaître mon cadavre dans la mer. Ainsi ton honneur sera sauf. Ensuite, proclame la fin de la vendetta. Cette absurde querelle a déjà fait trop de victimes. Pense à nos mères, à nos sœurs, à nos filles... elles ont besoin de nous !

Je lui ai tendu la main pour l'aider à se relever. Après un temps d'hésitation, Filippu l'a attrapée avec réticence, et s'est remis avec difficulté sur ses jambes. Il m'a dévisagé d'un air ébahi. Je lui ai rendu son regard. Dans ses yeux, la stupeur se mêlait d'incompréhension.

Puis, sans dire un mot, il a disparu dans la nuit, sans se retourner. Un jour, il comprendrait.

Le marin qui avait fui est revenu en courant, accompagné de quelques autres membres de l'équipage. Je lui ai fait signe que tout allait bien et je lui ai demandé quand je pouvais embarquer.

Rendez-vous au [50](#).

32

J'ai pensé à l'adage qui dit que « le mensonge a les jambes trop courtes », alors j'ai préféré lui avouer la vérité :

— Probablement jamais. Je vais rejoindre le Continent...

Elle a baissé la tête et n'a rien répliqué. Nous sommes restés silencieux pendant au moins cinq minutes, nous faisant face à face à seulement quelques centimètres de l'un de l'autre, sans prononcer un mot. Nous avons tellement de choses à nous dire, en si peu de temps, que

nous avons préféré nous taire. Finalement, Ghjulia a pris une longue inspiration, puis a décroché la chaîne qu'elle portait autour du cou et elle me l'a tendue.

— Prends cette médaille. Ma sainte patronne te protégera. Et puis comme cela, tu ne m'oublieras pas complètement... Maintenant, sauve-toi !

J'ai pris le bijou et j'ai étreint Ghjulia pour la seule fois de ma vie, sous les yeux désapprobateurs de sa mère. Ensuite, pour cacher ma peine, je me suis enfui dans la nuit. Je suis redescendu jusqu'à mon village, en dévalant le sentier afin de rattraper le temps perdu, au risque de me rompre les os.

Inscrivez la médaille de Sainte Ghjulia dans vos Possessions, ainsi que son pouvoir : si l'on vous annonce que votre « fin est proche », cessez la lecture et rajoutez 5 au numéro du paragraphe à laquelle vous vous trouvez, et rendez-vous directement au paragraphe portant ce nouveau numéro.

Notez le code Retard.

Rendez-vous au [35](#).

33

— Je chasse des perdrix, ai-je déclaré.

— Ah, mais c'est formidable ça ! Moi aussi, je suis chasseur, quelle coïncidence ! s'est exclamé l'homme.

Et il est reparti dans un monologue pour parler des chasses à courre qu'il menait en Picardie, sur les terres de

sa belle famille.

Un toussotement de sa femme a interrompu cette logorrhée.

— Oh, je dois y aller, a déclaré le bavard. Hé bien, bonne chasse, alors !

Il a donné quelques coups de manivelle à sa voiture pour la redémarrer, sans me prêter plus d'attention.

Il ne me restait plus qu'à faire la route à pied.

Rendez-vous au [26](#).

34

— Non merci. Je n'ai pas pour habitude de faire confiance à des inconnus, ai-je affirmé.

— À ta guise ! a répondu le jeune homme, sans paraître se formaliser outre mesure de mon refus.

Il a donné un léger coup de talon à sa mule, et celle-ci a accéléré son trot. Une seconde après, le cavalier et sa monture avaient disparu dans les ténèbres qui m'entouraient, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Je me suis réveillé le lendemain matin, au chant des rossignols. La pluie avait cessé, le soleil était réapparu. J'étais maintenant abrité sous une grosse pierre, sans parvenir à savoir quand et comment j'étais arrivé là.

J'ai commencé à tousser. Trempé comme je l'étais, j'avais attrapé froid pendant la nuit.

Modifiez votre Santé : si vous étiez Indemne, vous êtes

désormais Diminué, sauf si vous disposez d'un pilone, auquel cas la fourrure de ce manteau en poils de chèvre vous a maintenu au chaud.

Si vous étiez déjà Diminué, rendez-vous au [13](#).

En reprenant la route de Calvi, j'ai repensé à l'étrange rencontre que j'avais faite pendant la nuit. Est-ce que j'avais vraiment vécu cela, ou était-ce seulement un rêve ?

Le jeune homme à la mule était-il le *Pinnachju*, un être de l'autre monde qui vient la nuit pour inciter les vivants à faire le mal autour d'eux ?

À ces deux questions, je n'avais pas de réponse.

Rendez-vous au [21](#).

35

Lorsque j'ai traversé à pas de loup le village endormi, aucun coup de feu n'a éclaté à mon passage. Je n'ai d'ailleurs rencontré âme qui vive, excepté quelques chats qui devaient traquer des souris. J'ai rejoint sans encombre la route. C'était le seul chemin qui me permettait de rejoindre rapidement Calvi. J'étais soulagé d'être sorti vivant du village. Pourtant je ne me faisais pas d'illusion. Je savais que j'étais en sursis. Les frères Pietri n'allaient pas tarder à partir à ma poursuite.

Le jour s'est levé, salué par le chant des merles, des fauvettes et des mésanges. Les rayons du soleil levant sont tombés sur les sommets de la montagne. Ses majestueux pics de granit rose semblaient transpercer le

ciel bleu. La route s'étirait en lacets à flanc de montagne, m'offrant une vue plongeante sur la vallée en contrebas. Après une bonne heure de marche, j'ai atteint les gorges de l'Asco. Déjà, j'entendais les flots tumultueux de la rivière se fracassant contre les rochers. En cette saison, où les précipitations étaient abondantes, l'Asco débordait de son lit de granite et se transformait en torrent. Les eaux de pluie dévalaient avec fureur des sommets montagneux et rendaient son franchissement à gué dangereux. Il était alors préférable d'emprunter le vieux pont génois qui enjambait le précipice...

Je suis arrivé à quelque distance de l'antique ouvrage, construit lors de l'occupation de l'Île par la république de Gênes. C'était une magnifique construction en pierres de taille, à la voûte en arc de cercle. Le poids des siècles n'avait rien entamé de sa solidité. Rien à craindre de ce côté-là. Mais c'était aussi un endroit rêvé pour tendre une embuscade. Il me faudrait en effet avancer en terrain découvert sur plus d'une centaine de mètres. Ce détail n'avait probablement pas échappé aux frères Pietri. Ils pouvaient déjà m'attendre de l'autre côté pour me barrer la route, me tenant en joue à la pointe de leurs fusils, attendant que je sois assez proche afin d'être certain de ne pas me manquer.

Caché dans l'ombre d'un chêne, j'ai observé la rive opposée, mais n'ai rien remarqué de suspect. Aucune brillance inhabituelle qui trahissait le fusil d'un tireur embusqué dans les broussailles.

Je me suis avancé sur le vieux pont, mais en restant sur mes gardes (rendez-vous au [24](#)).

J'ai cherché un endroit moins exposé afin de passer la rivière à gué (rendez-vous au [7](#)).

36

J'ai bondi sur Filippu, et j'ai réussi à le surprendre. La certitude de mener un combat juste a décuplé mes forces. D'un coup de coude au visage j'ai fait lâcher son arme à Filippu, et d'une poussée de l'épaule je l'ai déséquilibré et projeté par terre.

J'ai prestement ramassé son stylet et je me suis assis sur sa poitrine pour l'empêcher de se relever. Il s'est débattu comme un beau diable, m'écorchant les bras et le visage avec ses ongles, mais il n'a pas réussi à se dégager de l'étau de mes cuisses qui l'immobilisait au sol. J'ai appuyé mon arme contre sa pomme d'Adam, mais je n'y ai pas enfoncé ma lame.

— Je devrais te tuer... j'en aurai le droit, ai-je déclaré.

Emprisonné sous moi, Filippu haletait, épuisé par les efforts déployés pour se libérer.

— ... mais je n'en ferai rien ! ai-je continué.

— Lâche ! a-t-il hoqueté.

Cela sonnait comme un aveu d'impuissance, de la résignation.

— Lâche ? Non, je ne suis pas un lâche ! ai-je répliqué. J'ai déjà fait couler le sang d'Antone, tu te souviens ? Et à quoi cela nous a-t-il menés, si ce n'est davantage de violence ? Qu'est-ce que nos familles y ont gagné, excepté des larmes et des fils disparus ?

J'ai relâché mon étreinte, et me suis relevé, puis lui tournant le dos, je me suis dirigé vers l'eau et j'ai jeté le stylet loin dans la mer. Un faible « plouf » m'a confirmé la disparition de l'arme. Je me suis tourné à nouveau vers Filippu :

— Retourne à Piedigriggio et crie haut et fort que tu m'as tué et que tu as fait disparaître mon cadavre dans la mer. Ainsi ton honneur sera sauf. Ensuite, proclame la fin de la vendetta. Cette absurde querelle a déjà fait trop de victimes. Pense à nos mères, à nos sœurs, à nos filles... elles ont besoin de nous !

Je lui ai tendu la main pour l'aider à se relever. Après un temps d'hésitation, Filippu l'a attrapée avec réticence, et s'est remis avec difficulté sur ses jambes. Il m'a dévisagé d'un air ébahi. Je lui ai rendu son regard. Dans ses yeux, la stupeur se mêlait d'incompréhension.

Puis, sans dire un mot, il a disparu dans la nuit, sans se retourner. Un jour, il comprendrait.

Le marin qui avait fui est revenu en courant, accompagné de quelques autres membres de l'équipage. Je lui ai fait signe que tout allait bien et je lui ai demandé quand je pouvais embarquer.

Rendez-vous au [50](#).

37

En début d'après-midi, alors que je me désaltérais à une source en bord de route, j'ai vu arriver les frères Pietri à cheval, accompagnés d'une meute de chiens cette fois-ci.

Ils m'ont aperçu, mais j'ai eu le temps de rejoindre la protection du maquis et de grimper dans les hauteurs. Ils ont attaché leurs chevaux et ont entrepris de me traquer, guidés par leurs chiens qui reniflaient mes traces et ne cessaient d'aboyer.

J'ai eu la présence d'esprit de remonter un petit ruisseau pour tromper l'odorat des chiens. Mon cœur battait la chamade, tandis que je pataugeais dans l'eau glacée du ruisseau, me tordant les chevilles sur les galets qui tapissaient son lit. Heureusement, les aboiements se sont faits de plus en plus distants, et finalement se sont tus. Les chiens avaient dû perdre ma trace.

Par précaution, j'ai continué à gravir la montagne, pour mettre de la distance entre moi et mes poursuivants. Complètement en nage, j'ai fini par m'arrêter pour souffler un peu.

Je me suis assis sur une grosse pierre et en regardant autour de moi j'ai découvert les traces d'un campement abandonné depuis peu. Une cafetière était encore posée sur les braises rougeoyantes d'un foyer improvisé. Une odeur de café s'en échappait. Le bruit de culasse d'une arme à feu m'a fait tourner la tête, et je me suis retrouvé nez à nez avec la gueule noire du canon d'un fusil.

Surpris, j'ai reporté mon regard sur l'individu qui tenait l'arme. Ses yeux étaient aussi noirs que sa longue barbe en broussaille. Il portait un bonnet de laine et un *pilone*. J'ai immédiatement reconnu Bartulumeu Cesari, un bandit d'honneur qui était un peu une célébrité dans la région.

À la suite d'un crime de sang, il avait pris le maquis dans

lequel il survivait grâce aux soutiens qu'il trouvait chez les villageois des environs. Il avait la réputation d'être excentrique, voire un peu fou, mais aussi d'être un excellent tireur.

Quelques mots ont suffi pour lui expliquer qu'il n'avait rien à craindre de moi. Il m'a expliqué qu'il était sur ses gardes, car les gendarmes le recherchaient activement depuis quelques jours. Je lui ai dit que moi-même j'étais en fuite, ce qui nous a tout de suite rapprochés.

Il m'a finalement invité à partager avec moi le café que mon arrivée avait interrompu. Ensuite, il a sorti une pipe de sa poche, mais il a pesté en constatant que sa réserve de tabac était épuisée.

J'avais du tabac, et je lui en ai offert (rendez-vous au [15](#)).

Je n'en avais pas, ou je ne souhaitais pas lui en offrir (rendez-vous au [23](#)).

38

— Matteo, consentirais-tu à m'héberger ? ai-je demandé humblement. J'ai fait une longue route. J'ai faim et je cherche un toit pour dormir. Mais je n'ai pas d'argent...

Le visage de l'aubergiste est resté fermé. S'il avait pu me claquer la porte au nez, il l'aurait fait, mais il ne pouvait pas contrevenir aussi ouvertement aux sacro-saintes lois de l'hospitalité. Il a néanmoins hésité longuement avant de me donner une réponse :

— Bien sûr, rentre, a-t-il laissé tomber finalement, avec mauvaise grâce.

Sa voix manquait singulièrement de chaleur, et il a précisé :

— Mais notre cellier est vide. Enfin, il doit bien me rester du pain...

— Je m'en contenterai, ai-je répliqué, connaissant la pingrerie du personnage.

Je suis rentré et je me suis installé devant le feu. Livia, la femme de Matteo, a fini par m'amener un quignon de pain dur avec un morceau de lard ranci. Maigre souper...

Ensuite, Matteo m'a conduit à un pauvre grabat, installé sous les marches de l'escalier menant à l'étage.

— Désolé, c'est le seul lit qu'il me reste, a-t-il déclaré sans même chercher à être convaincant.

C'était mieux que rien, et je savais qu'avec lui je n'aurais pas plus.

Malgré ma fatigue, j'ai eu du mal à m'endormir, car je ne cessai de penser au dernier regard que Antone Pietri m'avait adressé avant de mourir. Je me suis réveillé le lendemain matin, après avoir passé une nuit éprouvante sur cette paille infestée de vermine.

Après avoir néanmoins remercié mon hôte et sa femme, j'ai repris la route principale qui menait à Calvi, n'escomptant pas rencontrer les frères Pietri sur ce tronçon.

En fin de matinée, j'ai remarqué deux gendarmes qui arrivaient à grandes enjambées dans le sens opposé au

mien. En m'apercevant, l'un des deux a attrapé l'épaule de son compagnon et lui a murmuré quelque chose à l'oreille, en me désignant discrètement de la main.

*J'ai préféré m'enfuir pendant qu'il est encore temps
(rendez-vous au [2](#)).*

*Je me suis approché d'eux en faisant mine de rien
(rendez-vous au [8](#)).*

39

— C'est pas de refus ! Je suis épuisé ! ai-je répliqué.

Le jeune homme m'a tendu sa main que j'ai attrapée, et d'un seul mouvement, ce qui révélait une force peu commune, il m'a hissé sur la croupe de sa monture. Il a donné un léger coup de talon à sa mule, et celle-ci a accéléré son trot. Je me suis cramponné à lui pour ne pas tomber en arrière. Il dégageait une odeur assez forte et un peu bestiale, semblable à celle des bergers, qui à force de vivre avec leurs animaux finissent par sentir comme eux.

— Tu as bien fait de venir avec moi, a déclaré le cavalier. Et j'espère bien que tu me vengeras encore.

Il s'est retourné vers moi pour me sourire. La zébrure blanche d'un éclair a momentanément éclairé son visage, et j'ai hurlé de terreur. Car, le visage qui se trouvait à seulement quelques centimètres du mien, et qui me fixait d'un air narquois, était celui de mon frère Lorenzu après qu'il ait été assassiné par Antone Pietri. Une balle lui avait arraché la moitié de la mâchoire. J'ai crié à nouveau

d'effroi, et à force de me débattre sur la selle, je suis tombé en arrière.

Je me suis réveillé le lendemain matin, au chant des rossignols. La pluie avait cessé, le soleil était réapparu. J'étais maintenant abrité sous une grosse pierre, sans parvenir à savoir quand et comment j'étais arrivé là.

J'ai commencé à tousser. Trempé comme je l'étais, j'avais attrapé froid pendant la nuit.

Modifiez votre Santé : si vous étiez Indemne, vous êtes désormais Diminué, sauf si vous disposez d'un pilone, auquel cas la fourrure de ce manteau en poils de chèvre vous a maintenu au chaud.

Si vous étiez déjà Diminué, rendez-vous au [13](#).

Alors que je fouillais dans ma musette pour trouver un morceau de pain, j'ai découvert un stylet finement ouvragé. Cela pouvait s'avérer fort utile pour un combat au corps à corps, mais je ne me souvenais pas avoir déjà vu cette arme, et encore moins l'avoir mise dans mon sac. Peut-être était-ce mon père qui l'avait glissé dans mes affaires sans m'en parler ?

Notez un stylet dans vos Possessions.

En reprenant la route de Calvi, j'ai repensé à l'étrange rencontre que j'avais faite pendant la nuit. Est-ce que j'avais vraiment vécu cela, ou était-ce seulement un rêve ?

Le jeune homme à la mule était-il le *Pinnachju*, un être de l'autre monde qui vient la nuit pour inciter les vivants à faire le mal autour d'eux ?

À ces deux questions, je n'avais pas de réponse.

Rendez-vous au [21](#).

40

Heureusement, j'avais pensé à prendre une corde avec moi. Je l'ai attachée à un rocher solide, et après avoir fixé un caillou à l'autre extrémité, j'ai réussi à l'enrouler autour du tronc d'un pin qui, à travers la roche, avait pris racine sur la berge opposée. Disposant ainsi d'une main courante, j'ai traversé la rivière sans trop de difficulté, malgré l'eau glacée et la violence du courant. Je n'ai pu en revanche récupérer ma corde.

Supprimez la corde de vos Possessions.

Ensuite, j'ai entrepris l'ascension de la façade de granite non sans difficulté. J'ai finalement réussi à rejoindre la route, laissant le pont que j'avais évité loin derrière moi.

À peine avais-je repris ma marche que le bruit d'un galop est parvenu à mes oreilles. Je me suis retourné et j'ai distingué, émergeant d'un nuage de poussière, trois cavaliers qui se rapprochaient à vive allure de ma position. Il m'a semblé distinguer les silhouettes familières de Filippu, Vincente, et Lucca Pietri.

J'ai plongé dans un bosquet de chênes-lièges qui bordait la route. Les cavaliers sont passés en trombe à seulement quelques mètres de moi. C'était bien les frères Pietri, à la mine plus sombre que jamais. Ils avaient leurs têtes des mauvais jours et pressaient leurs montures, à la bouche déjà écumante, en leur distribuant sans compter des

coups de cravache.

J'ai tiré dans le dos du dernier d'entre eux : à défaut de les décourager, cela réduisait le nombre de mes poursuivants, et je pouvais ensuite m'enfuir à travers le maquis (rendez-vous au [20](#)).

Je les ai laissés continuer leur route puis j'ai emprunté un autre chemin pour éviter de tomber dans une embuscade un peu plus loin (rendez-vous au [43](#)).

41

Sur la passerelle qui reliait le bateau au quai, j'ai aperçu un marin qui me faisait discrètement signe d'embarquer. Mais alors que je me dirigeais dans sa direction, une ombre s'est interposée entre lui et moi.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme cela ! Toi et moi avons un compte à régler !

C'était la voix de Filippu, l'aîné des frères Pietri.

— Tu as bien amoché Lucca et Vincente, mais moi je vais te trouer la peau ! Tu vas payer pour ce que tu as fait à mes frères, ou je ne suis plus un Pietri !

Un rayon de lune m'a révélé la lame du stilet qu'il brandissait. Derrière lui, le marin qui m'avait appelé semblait désespéré. Il a fini par reculer sur la passerelle et disparaître dans la soute du navire.

J'étais face à mon destin...

J'avais un stylet moi aussi et j'étais choisi d'en faire usage (rendez-vous au 5).

J'étais désarmé, mais déterminé à vendre chèrement ma peau (rendez-vous au 9).

42

Sur la passerelle qui reliait le bateau au quai, j'ai aperçu un marin qui me faisait discrètement signe d'embarquer. Mais alors que je me dirigeais dans sa direction, deux ombres se sont interposées entre lui et moi.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme cela ! Nous avons un compte à régler avec toi !

C'était la voix de Filippu, l'aîné des Pietri.

À ses côtés, son frère a surenchéri :

— Nous allons te trouer la peau ! Tu vas payer pour ce que tu as fait à nos frères !

Un rayon de lune a fait briller les lames de leurs stylets. Derrière eux, le marin qui m'avait appelé semblait désarmé. Il a fini par reculer sur la passerelle et disparaître dans la soute du navire.

J'ai bondi dans l'intention de les prendre de vitesse, mais la lame de Filippu m'a stoppé dans mon élan. Je suis tombé sur le pavé en me vidant de mon sang. Une silhouette s'est penchée sur moi. J'ai senti un stylet courir sur toute la largeur de mon cou. Un grand froid m'a envahi. Puis je n'ai plus rien senti du tout.

Vous avez atteint l'épilogue « Victime ».

Pour éviter de croiser prochainement la route des frères Pietri, j'ai emprunté l'un des innombrables sentiers labyrinthiques qui sillonnaient le maquis. Des sentiers dont on ne sait pas toujours s'ils ont été tracés par des hommes, des animaux domestiques ou sauvages, ou par des êtres maléfiques appartenant à l'au-delà.

Immédiatement, j'ai fait corps avec cette nature sauvage, mais si familière pour moi. Dans cette végétation dense et touffue, à l'abri des attaques de mes semblables, j'étais un homme libre, et je respirais à pleins poumons les senteurs enivrantes de pins, de fougères, de menthe et de romarin, d'asphodèles, d'immortelles, de thym et de bruyère. Lorsque je repérais un arbousier, je m'arrêtais un instant pour croquer quelques arbouses rouges et bien fondantes que je cueillais du bout des doigts. J'arrachais aux ronciers des mûres écarlates, en récoltant au passage quelques égratignures.

À un moment, j'ai croisé une laie, accompagnée de ses marcassins, et toute surprise de me rencontrer, cette petite famille s'est enfuie en grognant. Plus tard, j'ai dérangé quelques faisans à la robe chatoyante, qui, dans un froissement d'ailes, se sont envolés à mon approche.

J'ai progressé ainsi tant bien que mal toute la journée, m'orientant par rapport au soleil, me perdant parfois dans ce dédale végétal, avant de retrouver mon chemin un peu plus tard.

La nuit commençait à tomber. La température avait chuté

et je craignais de passer la nuit dans le maquis, à cause des esprits malfaisants qui y rôdent. Les aboiements que j'entendais par intermittence pouvaient signaler la présence des Meutes diaboliques, ces chiens tueurs venus de l'Enfer qui égorgent les voyageurs imprudents.

Heureusement, je n'ai pas tardé à atteindre ce qui constituait la première étape de mon périple : le village de Vallica. Du fait de son relatif isolement, je supposais que les frères Pietri ne m'y attendraient pas. Je pouvais espérer trouver ici le gîte et le couvert chez Matteo Orsoni, le maire du village, dont la maison était assez grande pour faire office d'auberge de temps à autre.

Toutefois, l'aubergiste n'était pas réputé pour être un homme généreux. Il voyait d'un mauvais œil les personnes qui venaient lui demander un hébergement gratuit, en se réclamant des lois de l'hospitalité. Je ne savais donc pas comment il allait m'accueillir. Après avoir examiné les environs et constaté que les lieux semblaient sûrs, j'ai frappé à la porte de Matteo Orsoni.

La porte de l'auberge s'est ouverte à demi. Le corps massif de Matteo Orsoni est apparu dans l'encadrement, comme pour bloquer toute tentative d'entrer dans sa maison.

— Ah, c'est toi Ghjuvan Battista... Qu'est-ce que tu veux ? Il se fait tard...

Je possédais une pièce de dix francs et je souhaitais l'offrir à mon hôte (rendez-vous au [16](#)).

Je n'avais pas d'argent, ou je ne voulais pas en faire

usage, alors j'ai fait appel au devoir d'hospitalité qui est sacré (rendez-vous au [38](#)).

44

La nuit était déjà avancée quand je me suis présenté devant la grille de la propriété du *signore* Giudicelli. C'était une belle villa cernée de bougainvilliers odorants et protégée par mur d'enceinte, un peu à l'écart de la ville.

Je m'apprêtais à sonner à la cloche quand une détonation d'arme à feu a éclaté. J'ai reçu comme un grand coup dans le dos. Je me suis effondré face contre terre, le souffle coupé.

Dans un ultime effort, qui a épuisé mes dernières forces, je me suis retourné pour voir le visage de mes agresseurs. Les frères Pietri étaient arrivés avant moi et m'avaient attendu, certains de me trouver là. J'avais trop tardé en route.

Ma vue a commencé à se brouiller, et je respirais de plus en plus difficilement. J'avais probablement le poumon percé. Penchés au-dessus de moi, des visages ennemis me regardaient tranquillement agonir, sans esquiver le moindre geste pour me secourir. J'ai commencé à suffoquer...

Un voile noir a recouvert mes yeux.

L'obscurité.

Puis plus rien.

Vous avez atteint l'épilogue « Victime ».

45

Sur la passerelle qui reliait le bateau au quai, j'ai aperçu un marin qui me faisait discrètement signe d'embarquer. Mais alors que je me dirigeais dans sa direction, trois ombres se sont interposées entre lui et moi. Tour à tour, elles ont pris la parole :

— Nous avons un compte à régler avec toi !

C'était la voix de Filippu, l'aîné des Pietri.

À ses côtés, ses frères ont surenchéri :

— Tu vas payer pour ce que tu as fait à Antone !

— Nous allons te trouer la peau !

Un rayon de lune a fait briller les lames de leurs stylets. Derrière eux, le marin qui m'avait appelé semblait désarmé. Il a fini par reculer sur la passerelle et disparaître dans la soute du navire.

J'ai bondi dans l'intention de les prendre de vitesse et de m'échapper, mais la lame de Filippu m'a stoppé dans mon élan. Je suis tombé sur le pavé en me vidant de mon sang. Une silhouette s'est penchée sur moi. J'ai senti un stylet courir sur toute la largeur de mon cou. Un grand froid m'a envahi. Puis je n'ai plus rien senti du tout.

Vous avez atteint l'épilogue « Victime ».

46

Sur la passerelle qui reliait le bateau au quai, j'ai aperçu

un marin qui me faisait discrètement signe d'embarquer. Mais alors que je me dirigeais dans sa direction, deux ombres se sont interposées entre lui et moi.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme cela ! Nous avons un compte à régler avec toi !

C'était la voix de Filippu, l'aîné des Pietri.

À ses côtés, son frère a surenchéri :

— Nous allons te trouer la peau ! Tu vas payer pour ce que tu as fait à nos frères !

Un rayon de lune a fait briller les lames de leurs stylets. Derrière eux, le marin qui m'avait appelé semblait désarmé. Il a fini par reculer sur la passerelle et disparaître dans la soute du navire.

La traque de ces derniers jours n'avait pas émoussé mes forces. J'ai sauté à la gorge d'une des ombres et emporté par mon élan, je l'ai renversée au sol. Il y a eu un bruit sec quand sa tête a cogné le pavé du quai, et la silhouette n'a plus bougé. J'ai cherché à tâtons son arme, mais dans l'obscurité qui régnait je ne l'ai pas trouvée.

Je me suis relevé pour faire face à mon dernier adversaire : Filippu Pietri.

— Prépare-toi à mourir, a-t-il déclaré.

J'étais face à mon destin...

J'avais un stylet moi aussi et j'étais choisi d'en faire usage (rendez-vous au [5](#)).

J'étais désarmé, mais déterminé à vendre chèrement

ma peau (rendez-vous au [9](#)).

47

J'ai choisi parmi les rochers un endroit qui m'offrait une très bonne protection contre les tirs. Les aboiements ont redoublé d'intensité. Les chiens des Pietri, libérés de leurs laisses. Idéalement placé, je n'ai pas eu de difficulté à les abattre avant qu'ils ne m'atteignent.

En réponse, des coups de feu, en provenance des pins derrière lesquels les frères Pietri avaient pris position, ont fait voler des éclats de roche à proximité de moi. L'un d'eux m'a atteint à l'arcade sourcilière. Le sang a coulé abondamment, m'aveuglant momentanément, mais la blessure n'était pas bien grave.

Modifiez votre Santé : si vous étiez Indemne, vous êtes désormais Diminué.

Si vous étiez déjà Diminué, rendez-vous au [13](#).

Mes attaquants n'ont pas osé se rapprocher en terrain découvert de ma position, mais ont entrepris de m'assiéger. Nous avons ainsi échangé sporadiquement des coups de feu pendant toute la fin de l'après-midi, mais sans grand résultat. La protection que nous fournissaient nos abris respectifs faisait qu'il était difficile, de part et d'autre, d'atteindre une cible.

La nuit a fini par tomber, rendant impossible l'affrontement, et j'ai entendu mes assaillants se replier. J'en ai profité pour décamper et j'ai longé la falaise jusqu'à trouver un passage moins abrupt, qui m'a permis de descendre jusqu'au fond du ravin.

Une forêt de grands pins s'étendait au pied de la falaise. J'ai marché longtemps dans une quasi-obscurité sous les ombrages des vénérables résineux. Les aiguilles des pins, amoncelées en épaisses couches sur le sol pentu, craquaient sous mes semelles.

À un moment, un vent froid s'est levé et a soufflé en gémissant entre les immenses arbres, et le grondement d'un tonnerre qui se rapprochait s'est fait entendre.

Finalement, j'ai atteint la fin de la forêt et j'ai pu rejoindre une route. D'après mes observations, elle menait à Calvi. Malgré le mauvais temps qui s'annonçait, j'ai continué à marcher, espérant ainsi distancer mes poursuivants.

Rendez-vous au [10](#).

48

J'ai repéré un passage moins profond et je me suis bravement jeté à l'eau. La force du courant m'a surpris, et j'ai perdu pied. Les flots m'ont emporté. J'ai tenté de m'accrocher aux rocs de granit qui affleuraient. Je n'ai réussi qu'à m'écorcher les mains.

J'ai commencé à paniquer. Les flots charriaient d'énormes branches qu'il me fallait éviter. J'ai continué à lutter, me cognant les bras et les jambes contre des rochers. Alors que je touchais la berge opposée, un tronc d'arbre emporté par la rivière m'a percuté violemment l'épaule. C'était comme si quelqu'un m'avait asséné un coup de marteau dessus.

Modifiez votre Santé : vous êtes désormais Diminué.

Malgré la douleur, j'ai réussi à m'extirper hors de l'eau, et je me suis allongé un instant sur la rive, complètement trempé. Je grelottais de froid et massais mon épaule endolorie. Une fois remis de mes émotions, j'ai entrepris l'ascension de la façade de granite avec toutes les peines du monde. J'ai finalement réussi à rejoindre la route, laissant le pont que j'avais évité loin derrière moi.

À peine avais-je repris ma marche que le bruit d'un galop est parvenu à mes oreilles. Je me suis retourné et j'ai distingué, émergeant d'un nuage de poussière, trois cavaliers qui se rapprochaient à vive allure de ma position. Il m'a semblé distinguer les silhouettes familières de Filippu, Vincente, et Lucca Pietri.

J'ai plongé dans un bosquet de chênes-lièges qui bordait la route. Les cavaliers sont passés en trombe à seulement quelques mètres de moi. C'était bien les frères Pietri, à la mine plus sombre que jamais. Ils avaient leurs têtes des mauvais jours et pressaient leurs montures, à la bouche déjà écumante, en leur distribuant sans compter des coups de cravache.

J'ai tiré dans le dos du dernier d'entre eux : à défaut de les décourager, cela réduisait le nombre de mes poursuivants, et je pouvais ensuite m'enfuir à travers le maquis (rendez-vous au [20](#)).

Je les ai laissés continuer leur route, mais en empruntant un autre chemin pour éviter de tomber dans une embuscade un peu plus loin (rendez-vous au [43](#)).

Le jour s'est levé, et au petit matin, les passagers, chargés de valises et de baluchons, ont embarqué, puis la sirène du bateau a retenti, et le navire s'est éloigné du quai.

Des mères adressaient à leurs fils chéris qui partaient pour de longs mois une ultime recommandation. Moi, il n'y avait personne pour me dire adieu.

Pendant des heures, j'ai regardé mon île natale s'éloigner en sachant que je ne pourrai jamais y retourner.

Quand cette terre familière a complètement disparu, je me suis senti triste, fébrile, inquiet.

Ce n'était pas tant la peur que la famille des Pietri ou leurs alliés me rattrapent et se vengent de moi. J'ai plutôt eu l'impression qu'un grand voile noir planait au-dessus de moi, empêchant le soleil de me prodiguer sa chaleur et sa lumière.

Et j'ai compris que toute ma vie serait obscurcie par les meurtres que j'avais commis. Que le souvenir d'Antone Pietri me regardant avec étonnement avant que j'appuie sur la gâchette de mon fusil, et celui de Filippu se vidant de mon sang sous la lame de mon stylet me hanteraient jusque sur mon lit de mort.

Pour tenter de chasser ces idées noires, j'ai inspiré l'air du large en observant les goélands planer dans le sillage du bateau.

Plus tard, les côtes déchirées de la France sont apparues. Je me suis posté à la proue pour mieux apercevoir ce

pays inconnu qui allait devenir le mien.

Des passagers ont crié en pointant du doigt le devant du bateau. Des dauphins dansaient dans les vagues, surfant sur la masse d'eau déplacée par le navire.

J'ai longuement observé ces animaux, et j'ai songé : « Comme leur vie doit être simple ! Pas de nom à porter, pas de famille à protéger, pas d'honneur à défendre, pas de frère à venger, pas d'ennemi à haïr. Seulement vivre et laisser vivre. Eux, ils sont libres ! »

Alors, j'ai reporté mes yeux vers le Continent. Mon exil commençait. Ma pénitence également.

Vous avez atteint l'épilogue « Remords ».

50

Le jour s'est levé, et au petit matin, les passagers, chargés de valises et de baluchons, ont embarqué, puis la sirène du bateau a retenti, et le navire s'est éloigné du quai.

Des mères adressaient à leurs fils chéris qui partaient pour de longs mois une ultime recommandation. Moi, il n'y avait personne pour me dire adieu.

Pendant des heures, j'ai regardé mon île natale s'éloigner en sachant que je ne pourrai jamais y retourner.

Quand cette terre familière a complètement disparu, étonnamment je n'ai pas ressenti de tristesse.

Non, au contraire j'ai eu le sentiment d'être libéré d'un énorme poids. Le soulagement que j'ai ressenti à ce moment-là, ce n'était pas la satisfaction de ne plus être

en danger.

C'était le fait d'avoir échappé à un cercle infernal de haine et de vengeance, à cette soif de sang insatiable.

J'ai inspiré l'air du large en observant les goélands planer dans le sillage du bateau. Je ne m'étais jamais senti aussi vivant.

Plus tard, les côtes déchirées de la France sont apparues. Je me suis posté à la proue pour mieux apercevoir ce pays inconnu qui allait devenir le mien.

Des passagers ont crié en pointant du doigt le devant du bateau. Des dauphins dansaient dans les vagues, surfant sur la masse d'eau déplacée par le navire.

J'ai longuement observé ces animaux, et j'ai songé : « Comme leur vie doit être simple ! Pas de nom à porter, pas de famille à protéger, pas d'honneur à défendre, pas de frère à venger, pas d'ennemi à haïr. Seulement vivre et laisser vivre. Eux, ils sont libres ! »

Alors, j'ai reporté mes yeux vers le Continent. Mon exil commençait. Ma délivrance également.

Vous avez atteint l'épilogue « Libération »

REMERCIEMENTS

Merci à mes parents de m'avoir fait découvrir l'île,

Merci à la famille Castelli pour leur amitié indéfectible et de longue date,

Merci à Dominique pour la création de la couverture,

Merci à Philippe pour la correction orthographique,

Merci à Guillaume alias Linflas pour le mélange des paragraphes, la création des liens hypertextes et la mise à disposition de son tutoriel sur la mise en page,

Merci à Mickaël d'avoir été mon premier lecteur,

Merci à Frédéric alias Kraken pour la relecture et son avis,

Merci aux membres des forums Rendez-vous au 1 et La Taverne des Aventuriers pour leurs retours,

Et bien sûr, merci à Lorraine, Gustave et Domitille pour leur amour.